www.agstg.ch

albatros

Edition N° 55 • Juillet 2019 • Tirage 6000 ex. en français, allemand et italien

Photo: Lakhesis/123rf.com

Les expériences actuelles sur les singes à l'Institut de Neuroinformatique

Le Laboratoire européen de référence pour les alternatives à l'expérimentation animale

Xenogreffes

Animal Rights March

CA *AVS* • Communauté d'Action *Antivivisectionnistes Suisses* • Ligue nationale de l'antivivisection

Sommaire

2 Editorial

3 Les expériences actuelles sur les singes à l'Institut de Neuroinformatique de l'Université et de l'EPF Zurich

6 Études scientifiques critiques de l'expérimentation animale, 4e partie

10 Le Laboratoire européen de référence pour les alternatives à l'expérimentation animale

14 Xenogreffes – les pires dérives de la recherche biomédicale

17 Animal Rights March

20 Enfants et ado : Les fourmis - un peuple passionnant

22 En bref

24 Demande d'affiliation

Responsables d'édition

Editeur:
CA AVS • Communauté d'Action Antivivisectionnistes Suisses,
Ligue nationale de l'antivivisection
Brisiweg 34 • CH-8400 Winterthur
Tel. +41 (0)41 558 96 89
www.agstg.ch • kontakt@agstg.ch

Présidente: Maya Conoci

Rédaction: Stefan Weber

Traductions en français: Ana Sampaio

Traductions en italien: Antonietta Fiorini

Tirage: 6000 ex. au total

Imprimerie: Druckerei Appenzeller Volksfreund, 9050 Appenzell

Mise en page: Meike Teichmann, www.meike-teichmann.de

Parution: trois éditions par an pour un calendrier par année en allemand, français et italien

Prix/Abonnement:
Pour les membres CA AVS gratuit. Abonnement à l'intérieur.

Dons / paiements:
Compte postal: 40-7777-6
IBAN CH45 0900 0000 4000 7777 6 SWIFT Code/BIC: POFICHBEXXX Banque destinataire: Swiss Post, PostFinance, Nordring 8, CH-3030 Berne
Numéro de compensation: 09000

Reproduction autorisée dans la mesure où elle indique la source initiale.

myclimate Neutre Imprimé
No. 01-11-916834 – www.myclimate.org
© myclimate – The Climate Protection Partnership

FSC Mix
Cert no. SQS-COC-100229
www.fsc.org
© 1996 Forest Stewardship Council

Chère lectrice, cher lecteur,

Le 26 juin, le Conseil fédéral a décidé de s'opposer à l'initiative sur l'interdiction de l'expérimentation animale et a recommandé son rejet sans contre-projet direct et sans contre-proposition indirecte. Il est d'avis que l'homme et l'animal sont suffisamment protégés dans la recherche. En principe, le Conseil fédéral partage le souci des initiateurs d'alléger autant que possible la souffrance animale, mais l'initiative va trop loin à ses yeux.

Par ailleurs, nous espérons recevoir votre soutien auprès des stands d'information. Jusqu'à présent, les autorités ont approuvé le 05.08 à Berne, le 22.08 à Winterthur, le 12.09 à Zurich, le 16.09 à Lucerne et le 23.09 à Winterthur. En plus des stands d'information, nous participons à des manifestations, à des actions d'autres organisations et à des distributions de tracts en petits groupes décidées au dernier moment. Si vous souhaitez devenir vous-même actif mais que nos activités ne vous conviennent pas, n'hésitez pas à nous contacter. Nous sommes bien informés sur les activités d'autres associations et nous vous renseignerons volontiers. Heureusement, l'activisme de rue en faveur des animaux se développe de façon très positive. La raison en est l'existence de nouveaux groupes qui sont parvenus à mobiliser plus de gens, ainsi qu'à une meilleure collaboration entre les organisations.

L'expérimentation animale dans le cadre de l'industrie cosmétique est un thème populaire dans les kiosques d'information, dans les demandes de renseignements par e-mail et au téléphone. Nous aborderons ce thème dans le prochain numéro d'Albatros et dans les numéros suivants, en plus d'un article détaillé, nous publierons des recettes vous permettant de fabriquer vous-même des produits tels que shampooing, après-shampooing ou déodorant à base d'ingrédients végétaux. Si vous avez des questions ou des suggestions que vous pensez que nous devrions aborder dans ce cadre, veuillez nous contacter dans un proche avenir.

La fondation « DAS TIER + WIR - Stiftung für Ethik im Unterricht » propose des cours d'éthique animale gratuits pour les écoles et autres établissements d'enseignement : les enseignants ont la possibilité d'inviter un professeur d'éthique animale dans leur classe pour des leçons intéressantes. En collaboration avec les élèves, des sujets tels que les rapports avec les animaux de compagnie, l'expérimentation animale, la fourrure, l'élevage industriel, le cirque, le zoo, etc. sont développés. Vous trouverez des informations plus détaillées à ce sujet sur le site internet tierundwir.ch ou bien en appelant au numéro 071 640 01 75.

Un grand merci à nos donateurs et donatrices et à nos militants et militantes !

Nous vous souhaitons une lecture stimulante !
L'équipe Albatros

Les expériences actuelles sur les singes à l'Institut de Neuroinformatique de l'Université et de l'EPF Zurich (INI)

Depuis près de cinq ans, c'est un sujet récurrent dans la presse et les médias sociaux : nous voulons parler des expériences controversées sur les singes pour la recherche fondamentale sur le cerveau menées à l'INI. A deux reprises, on aurait pu avoir des raisons d'espérer que ces expériences ne seraient pas autorisées, car les représentants des droits des animaux de la commission de l'expérimentation animale avaient présenté un recours contre l'autorisation délivrée par l'Office vétérinaire, et, ce recours ayant été rejeté, avait porté l'affaire par devant le tribunal administratif par l'intermédiaire du Conseil d'Etat. Mais finalement, avec la décision dévastatrice rendue par le administratif de Zurich en avril 2017, il est devenu clair que les expériences sur les singes auraient lieu. Nous y sommes à présent, et à l'INI des singes doivent à nouveau souffrir au nom de l'expérimentation animale.

Les singes sur lesquels le professeur Mante a l'intention de mener ses expériences vivent dans l'enceinte des singes de l'institut depuis un an et demi maintenant. Fin novembre 2017, les quatre singes spécialement sélectionnés par Mante sont arrivés à Zurich. Paul, Alan, Charles et Max, ce sont les noms des quatre mâles concernés, viennent tous du « Biomedical Primate Research Center (BPRC) » (Pays-Bas), le plus grand laboratoire de singes en Europe, et auraient coûté CHF 28 000.[1]

Sur quoi portent expériences sur les singes actuellement en cours à l'INI ?

Dans une interview accordée au Tagesanzeiger à l'automne 2014, Valerio Mante a annoncé que l'INI, pour la première fois depuis 2009, prévoyait à nouveau des expériences sur les singes. Les expériences sur les singes sont des expériences menées dans le cadre la recherche fondamentale sur le cerveau. C'est la Commission d'expérimentation animale qui leur a attribué le degré de gravité le plus élevé (gravité 3). Comme l'explique l'Université de Zurich, cette étude a pour but de contribuer à une meilleure compréhension du fonctionnement du cortex préfrontal (une zone spécifique du cerveau qui est importante, entre autres, pour les processus décisionnels). « L'on ne sait pas comment et pourquoi les fonctions du cortex préfrontal sont altérées dans les maladies mentales. Les thérapies utilisées aujourd'hui ne soulagent que certains des symptômes et sont souvent associées à des effets secondaires graves. Même 50 ans après leur développement, leur mode d'action est largement inconnu. Notre recherche vise à contribuer à la compréhension des causes neurologiques de ces maladies et à utiliser ces connaissances pour mettre au point des traitements efficaces et sûrs », écrit l'université au sujet des expériences actuelles sur les singes.[2] Mais il est plus qu'improbable que les expériences actuelles de Mantes puissent révolutionner nos thérapies, insuffisamment efficaces et associées à des effets secondaires graves, et que nous devons à l'expérimentation animale, par de nouvelles expériences sur les animaux. Les différences spécifiques entre l'homme et l'animal sont tout simplement trop grandes. Le Fonds national suisse (FNS), qui est financé par l'argent des contribuables, a néanmoins déjà approuvé l'expérimentation pour un montant de 1,75 million de francs.[3,4]

La préparation des singes pour les expériences

Comme Mante l'a annoncé en février 2018, les singes ont bénéficié d'une période d'acclimatation de quatre à cinq mois après leur arrivée à Zurich. La phase d'entraînement a ensuite commencé pour deux des singes - Paul et Alan - au cours de laquelle ils ont été formés pour l'expérience jusqu'à la mi-mars 2019 environ. Bien que, selon le chercheur, deux ou trois singes suffiraient pour l'expérience, il en a obtenu quatre au cas où il y aurait agression entre les animaux et qu'il faudrait les séparer.[1] Comme l'explique Mante, les deux animaux les moins bien classés ont été délibérément dressés. « Ils sont plus motivés à participer aux essais et à recevoir du jus de fruit en récompense », a dit Mante. Un individu socialement plus faible doit « comme dans la nature, toujours remis à sa place » et parce

Photo: Sittiporn Kheawkham/123rf.com

Quatre singes vivent à l'INI depuis novembre 2017. Deux d'entre eux ont été préparés pour les expériences ces derniers mois.

qu'Alan n'avait pas de concurrents pendant l'entraînement, il a ouvert et fermé la porte du fauteuil de singe lui-même relativement rapidement, était l'explication supplémentaire..

Dans cette phase d'entraînement, Paul et Alan ont dû apprendre à sortir de l'enceinte pour les expériences, à s'asseoir sur la chaise du singe et à ce qu'on attend d'eux pendant les expériences proprement dites - la résolution des tâches.[5]

Les expériences

Avant le début des expériences proprement dites, un réseau d'électrodes multiples est implanté dans le cerveau des singes au cours d'une opération. Cela permet d'enregistrer l'activité des neurones pendant la résolution des tâches.

Avant le début des expériences proprement dites, un réseau d'électrodes multiples est implanté dans le cerveau des singes au cours d'une opération. Cela permet d'enregistrer l'activité des neurones pendant la résolution des tâches.

Les expériences consistent à résoudre des tâches à l'écran jusqu'à deux heures par jour. A l'origine, il était prévu de fixer la tête du singe à l'aide d'un support de tête implanté de sorte que la tête ne puisse pas se mouvoir. C'est la procédure habituelle pour de telles expériences. Mais comme Mante l'a dit pendant la phase d'entraînement des singes, ces expériences devraient être menées - "si possible" - sans tête fixée, car il était conscient que ce type de fixation de la tête en particulier suscitait le dégoût. Comme il l'a ensuite indiqué en mars de cette année, dans ses expériences il utilise un masque spécial avec des capteurs au lieu d'un support de tête. Ainsi, il est possible pour le singe de garder la tête immobile pendant les tâches. Jusqu'à présent il a pu renoncer aussi à la "déshydratation" qui lui aurait facilité les exercices avec les animaux, a déclaré Mante.[5] Tandis que les singes gardent la tête tranquille, ils doivent regarder un écran et, entre autres choses, résoudre une sorte de puzzle en devinant, par exemple, où une récompense est cachée à l'écran. La récompense est donnée aux singes sous forme de jus. Selon Mante, le mouvement des yeux révèle ce qui se passe dans le cortex préfrontal.

Mante et son équipe ont trois ans pour leurs expériences. Ensuite, ils doivent demander une prolongation, qui peut faire l'objet d'un recours. Comme l'ont expliqué les représentants de la protection des animaux de la Commission pour l'expérimentation animale, ils saisiront bien entendu cette occasion et feront à nouveau appel contre ces expériences sur les singes.[1]

La chronologie des expériences sur les singes actuellement en cours à l'INI

Après que deux expériences sur les singes de l'INI, dont l'une aurait été très similaire à l'expérience actuelle sur les singes, n'aient pas été approuvées en 2009, aucune autre expérience sur les singes n'a eu lieu à l'INI à ce jour.

• Juillet 2014 : demande de Mante pour des expériences sur des singes de recherche fondamentale sur le cerveau approuvée par l'Office vétérinaire cantonal. Contrairement aux expériences sur les singes interdites en 2009, cette expérience n'est pas rejetée par la commission cantonale d'expérimentation animale en séance plénière. Au lieu de cela, « seulement » trois des membres de la Commission d'expérimentation animale - les trois représentants de la protection animale au sein de la Commission - présentent un recours contre la décision de l'Office vétérinaire.

• Décembre 2015 : Le Conseil d'Etat rejette le recours et approuve le procès des singes de Mantes. Cette décision surprenante et incompréhensible suscite la consternation de la population et des défenseurs des animaux. Le groupe de travail STG, la Ligue suisse contre la vivisection (LSCV) et l'Association suisse pour l'abolition de la vivisection (ATRA) lancent conjointement la pétition « Stop aux expériences sur les primates » afin d'envoyer un signal aux autorités et aux politiques.

• Janvier 2016 : Les représentants de la protection des animaux de la Commission d'expérimentation animale saisissent le tribunal administratif de Zurich. Comme l'explique la Fondation « Tier im Recht » (TIR), le canton refuse « le soutien financier nécessaire à l'exercice de leur droit et de leur obligation officielle d'introduire un recours contre une autorisation illégale ». Et cela « bien qu'ils soient délégués à la protection animale organisée désignés par le Conseil d'Etat et donc membres de l'administration », comme l'écrit TIR. Vu que les représentants de la protection des animaux de la Commission de l'expérimentation animale ne peuvent pas mener la procédure juridique seuls d'un point de financier, ils ont besoin d'un soutien. Enfin, l'Association de coordination de la protection des animaux du canton de Zurich (Verein Koordination Kantonaler Tierschutz Zürich - KKT) soutient financièrement les représentants de la protection des animaux dans leurs procédures judiciaires. Elle reçoit à son tour des dons privés. Ce sont ces dons qui permettent au KKT d'engager la procédure et d'imprimer une lettre ouverte dans divers journaux. La lettre est cosignée par 46 organisations suisses de protection des animaux, dont AG STG. Dans une lettre ouverte au Conseil d'Etat, le KKT et les 46 organisations suisses de protection des animaux expriment leur consternation concernant sa décision. Ils déclarent que l'autorisation du Conseil d'Etat est clairement illégale, car cette expérience comporte des avantages incertains par rapport à la lourde charge qu'elle représente pour les singes et ne remplit donc pas les conditions requises pour une autorisation.

• April 2017 : Le tribunal administratif de Zurich décide que les expériences sur les singes peuvent être réalisées. Comme le recours devant le Tribunal fédéral ne leur est pas ouvert d'un point de vue procédural, les représentants de la protection des animaux ne peuvent malheureusement pas contester la décision du Tribunal administratif, qui donne définitivement le feu vert aux expériences sur les singes par cette décision.[6]

Photo: Chokniti Khongchum/123rf.com

Promesses vides

Le bénéfice promis des expériences sur les singes pour la recherche fondamentale sur le cerveau est typiquement très utopique et ne peut de loin pas être tenu. Wolf Singer, qui effectue des recherches sur les singes, a admis que les chercheurs en sont bien conscients en déclarant ce qui suit : « Dans mes demandes, je dois prouver que les résultats d'une série planifiée d'expériences seront d'une si grande importance pratique qu'ils sont justifiés sur le plan éthique. Cela m'oblige presque à tricher, car dans de nombreux domaines, je ne suis en effet pas en mesure de dire si le résultat de l'expérience réduira réellement la souffrance dans un avenir prévisible. (...) Le législateur nous impose un devoir d'argumentation que nous ne pouvons justifier devant nous-mêmes. (...) Oui, vous pouvez le voir clairement dans le fait que le législateur subordonne de plus en plus l'octroi de subventions à notre capacité à prouver quelles connaissances applicables les différentes études permettront d'obtenir. C'est une catastrophe. Ces dispositions incitent les chercheurs à tricher. »[7] Diverses études et recherches ont montré que la recherche sur les singes n'est pas en mesure de tenir les promesses des chercheurs. Par exemple, le Conseil britannique de recherche en biologie et en biotechnologie (BBSRC), le Conseil de la recherche médicale (MRC) et la fondation « Welcome Trust » ont lancé une étude des résultats des expériences sur les singes qu'ils ont financées au cours des dix dernières années. Cette étude a fait apparaître que « dans la plupart des cas (expériences sur des singes pour les neurosciences) (...) il existait peu de preuves directes d'un bénéfice médical sous la forme de changements dans la pratique clinique ou de nouveaux médicaments ».[8] Dans une autre étude, les résultats de recherches des trois instituts de recherche sur le cerveau de l'Université de Brême ont été examinés sur une période de 10 ans du point de vue leur utilité en médecine humaine. Cela a permis de constater qu'aucun des travaux de recherche ne présentait un avantage médical concret pour les humains.[9]

Expériences illégales

Le simple fait que Mante et son équipe aient démontré qu'il est possible de développer une méthode en très peu de temps et qui rend inutile la fixation conventionnelle de la tête montre clairement que ces expériences n'auraient pas dû être approuvées. L'expérience a été approuvée, y compris l'utilisation d'un support de tête et d'une fixation standard. Un tel support de tête pour la fixation de la tête n'aurait pas dû être approuvé depuis longtemps. Depuis des années, il y a eu différents développements qui peuvent rendre superflue la fixation obsolète de la tête. Les chercheurs de l'INI ont clairement indiqué à quelle vitesse les chercheurs pourraient développer une méthode sans fixation pour leurs expériences sur les singes, s'ils le veulent vraiment.

En dehors de cela, il n'est pas possible de comprendre comment les bénéfices des expériences pourraient être évalués plus que la souffrance des animaux lors de la pesée des marchandises. Le bénéfice hautement spéculatif de ces expériences pour l'homme est sans commune mesure avec la souffrance des singes dans ces expériences d'un degré de gravité 3.

Partialité de la Commission zurichoise d'expérimentation animale ?

La Commission zurichoise de l'expérimentation animale se compose de onze membres. Aux termes de la loi sur la protection des animaux, trois d'entre eux sont des représentants de la protection animale et un est traditionnellement membre de la Société des vétérinaires de Zurich (Gesellschaft Zürcher Tierärzte (GZT)). Pour les sept postes restants, l'Université de Zurich et l'EPF Zurich devaient à l'origine être « pris en compte de façon appropriée ». Toutefois, la procédure de sélection de la Commission d'expérimentation animale a été modifiée à la même époque que la demande d'expériences de Mante a été présentée : lors du renouvellement de la Commission zurichoise d'expérimentation animale en juillet 2011, le vice-recteur de la médecine et des sciences naturelles de l'Université de Zurich et le vice-président pour la recherche et les relations économiques de l'EPF ont été autorisés à présenter des candidats pour les sept autres sièges.[10] Dans ce contexte, il n'est pas si surprenant qu'en 2014, seuls trois des onze membres de la commission se soient opposés aux expériences sur les singes, alors qu'en 2006, la majorité des membres ont rejeté ces expériences.

Selon Mante, les singes pourraient vivre à l'issue de ces expériences - pour servir à d'autres expériences.

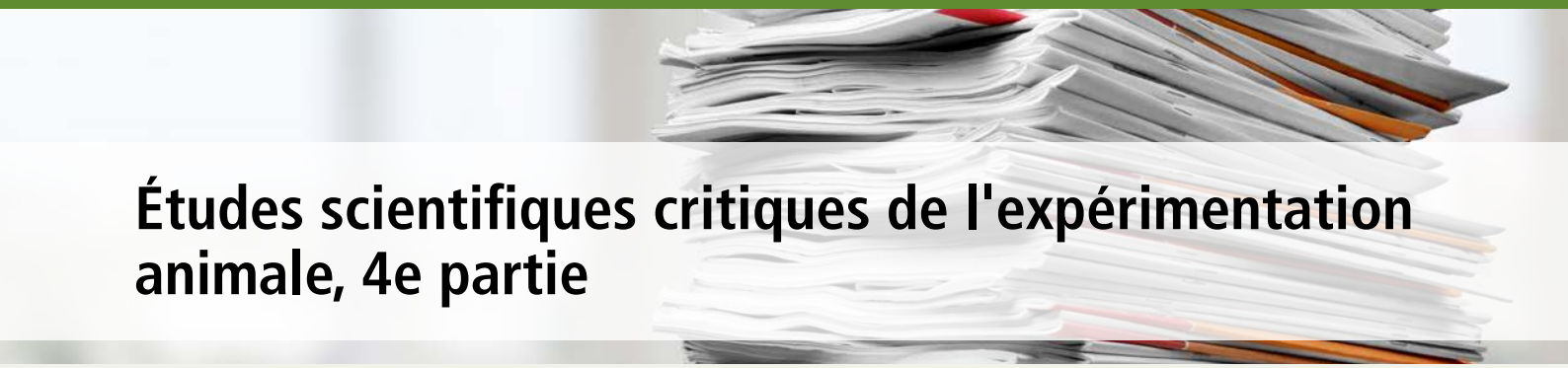
Le bénéfice promis des expériences sur les singes pour la recherche fondamentale sur le cerveau est typiquement très utopique et ne peut pas être tenu.

Non seulement les défenseurs des droits des animaux, mais aussi les médecins, les chercheurs et les éthiciens s'opposent aux expériences actuelles. Mais même s'il s'avère dans quelques années que les expériences sur les singes n'étaient effectivement pas nécessaires, cela n'aura aucune conséquence pour les responsables - après tout, c'est de la recherche fondamentale. Par définition, ce type de recherche n'a pas besoin d'avoir un bénéfice concret, mais sert simplement à « acquérir des connaissances » qui, dans le meilleur des cas, pourraient un jour avoir un bénéfice.
Il est grand temps que de telles expériences soient supprimées et que nos ressources soient investies dans une recherche sans animaux qui soit pertinente pour l'homme.

Texte: Marietta Haller

Sources :
www.agstg.ch/quellen/albatros55.pdf

Photos: Suriyan Moryal/123rf.com (haut), Sittiporn Kheawkham/123rf.com (bas)



Études scientifiques critiques de l'expérimentation animale, 4e partie

Différentes études ont montré que l'expérimentation animale n'a pas l'avantage que la recherche sur les animaux voudrait nous faire croire. L'une d'entre elles est :

«Systematic Reviews of Animal Experiments Demonstrate Poor Human Clinical and Toxicological Utility» (« Des revues systématiques des expériences sur les animaux font apparaître des avantages cliniques et toxicologiques médiocres »)

Andrew Knight a étudié dans cette étude l'hypothèse de base générale selon laquelle les expériences sur les animaux peuvent prédire de façon fiable comment une substance ou un médicament fonctionne chez l'homme. Selon Knight, la recherche sur les animaux se fonde sur cette hypothèse. L'étude a été publiée en 2007 dans la revue scientifique ATLA (« Alternatives to Laboratory Animals »).

Motif de l'étude

Les nombreux cas dans lesquels les résultats des expériences sur les animaux ont contredit ceux des expériences sur l'homme montrent que l'hypothèse de base selon laquelle les expériences sur les animaux sont en mesure de prédire l'effet chez l'homme est fausse. Toutefois, les expériences étant rarement contrôlées et leur sélection n'étant pas toujours le fruit du hasard ou objective, des revues systématiques sont nécessaires, selon M. Knight. Comme l'auteur l'écrit, ce n'est que de cette manière que l'on peut tirer des conclusions claires en ce qui concerne l'utilité de l'expérimentation animale. Les expériences utilisées pour ces revues sont sélectionnées au hasard ou selon les mêmes critères méthodologiques et objectifs.

Knight renvoie à l'étude intitulée « Where is the evidence that animal research benefits humans ? » du Dr Pandora Pound et de ses collègues, que nous avons présentée dans la première partie de cette série. Les auteurs critiquent la conviction présente tant chez les cliniciens que dans le public selon laquelle l'expérimentation animale aurait sans aucun doute contribué à nos connaissances cliniques. Cette conviction se fonde sur des preuves anecdotiques ou des affirmations non prouvées. Comme le disent Pound et ses collègues, cette forme de « preuve » de l'utilité de l'expérimentation animale n'est pas suffisante. En présence d'une méthode de recherche aussi controversée et compte tenu de la concurrence croissante pour des fonds de recherche limités, il est inacceptable que la méthode n'ait jamais fait l'objet d'une étude approfondie. Pound et ses collègues, dans le cadre de leur étude, ont examiné six revues. Ils sont parvenus à la conclusion que les expérien-

Explication des termes

Une **revue systématique** est une sorte de résumé de toutes les études existantes sur une question données. À cet effet, ces études sont examinées selon une méthode spécifique et résumées en vue de procéder à leur revue. Contrairement aux petites études individuelles qui ne sont pas assez significatives pour répondre de façon fiable à une question de recherche, une revue systématique peut fournir un aperçu fiable de l'état actuel de la recherche sur une question donnée.

Une **méta-analyse** est le résumé statistique des résultats de plusieurs études. Contrairement à la revue systématique, il ne s'agit pas dans le cadre de la méta-analyse de procéder à l'évaluation des études concernées. Une méta-analyse est souvent effectuée dans le cadre d'une revue systématique.

Analyse de citations: Les **résultats de recherches** sont publiés (volontairement) dans des revues scientifiques telles que la revue anglaise Nature. Ainsi, un chercheur met ses résultats à la disposition d'autres scientifiques. Si un chercheur utilise les résultats de la recherche étrangère dans son propre travail, il « cite » l'étude de son collègue dans son travail.
Une « analyse de citations » permet de déterminer selon quelle fréquence, par qui et dans quel but les résultats d'une recherche, par exemple les résultats d'une expérience sur des animaux, ont été utilisés ultérieurement.

Les revues systématiques sont une sorte de résumé de toutes les études existantes sur une question donnée.

Photos: Oleg Dudko/123rf.com (titre), Dolga Chov/123rf.com (bas)

ces sur les animaux n'ont pas été en mesure de procurer les bienfaits escomptés pour la médecine humaine. Ils demandent que d'autres revues systématiques soient effectuées afin d'étudier et de vérifier les avantages de l'expérimentation animale pour l'homme. Comme le rapport Knight, cette publication a eu pour effet l'annonce par le « Nuffield Council on Bioethics » britannique (organisation s'occupant des questions éthiques dans le domaine de la biologie et de la médecine) peut de temps après de la nécessité de revues systématiques et de méta-analyses supplémentaires en vue d'évaluer la valeur prédictive et la transférabilité des recherches sur les animaux. A la suite de cela, plusieurs revues et méta-analyses de ce genre ont été réalisées, et ce sont elles que Knight a examinées dans le cadre de la présente étude.

Méthodes utilisées

Knight a effectué des recherches dans les bases de données de résumés (« abstracts »), de citations et de littérature pour trouver des revues systématiques des avantages cliniques et toxicologiques de l'expérimentation animale. Il a trouvé 27 revues, dont 20 portaient sur les avantages de l'expérimentation animale pour le développement de traitements cliniques chez l'homme. Sept études examinaient l'utilité de l'expérimentation animale pour évaluer la toxicité de substances pour l'homme. Trois des 27 études concernaient en outre la question du bénéfice maximal que l'expérimentation animale peut apporter à l'homme.

Il n'existe aucune preuve des avantages de l'expérimentation animale pour la médecine humaine. Au contraire, les revues systématiques montrent que l'expérimentation animale n'est pas adaptée à cet objectif.

Résultats

Pourquoi les avantages de l'expérimentation animale sont médiocres

M. Knight résume en disant que les 27 revues examinées n'étayent manifestement pas l'opinion répandue selon laquelle l'expérimentation animale serait utile pour la mise au point de thérapies et pour tester la toxicité de substances. Au contraire, elles montrent à maintes reprises que l'expérimentation animale est peu utile à ces fins. Ainsi que l'explique l'auteur, l'expérimentation animale ne peut pas faire ce que l'on attend d'elle parce que les différences entre les espèces sont tout simplement trop grandes. Même les chimpanzés, qui sont génétiquement les plus proches des humains, ne nous ressemblent pas assez pour que des expériences portant sur eux puissent être considérées comme une méthode de recherche appropriée. Non seulement les différentes espèces réagissent différemment aux traitements et aux substances à tester, mais les modèles animaux échouent également lorsqu'il s'agit d'imiter des maladies humaines. Les expériences sur des animaux génétiquement modifiés offrent rarement les avantages escomptés. Selon Knight, en plus du manque de transférabilité, la mauvaise qualité méthodologique et statistique de nombreuses expériences sur les animaux est également un problème.

Exemples d'études examinées

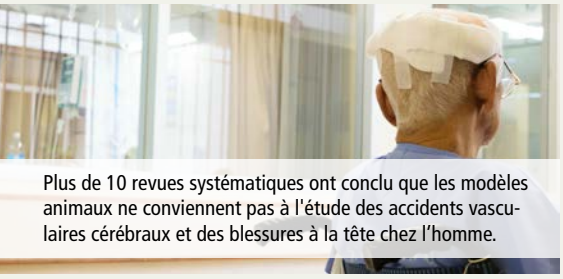
• Deux des études examinées par Lindl et ses collègues de 2005 et 2006 ont porté sur des expériences sur des animaux réalisées dans trois universités allemandes entre 1991 et 1993. Les chercheurs qui ont participé à ces expériences promettaient à l'époque que leurs expériences permettraient de trouver de nouvelles thérapies pour l'homme. Lindl et ses collègues ont évalué les avantages d'un total de 17 expériences en analysant les citations faites sur 12 ans. Le résultat a été décevant : sur les 1 183 citations, 8,2 % (97) seulement se trouvent dans publications cliniques. Seulement 0,3 % (4) des citations ont fait apparaître une corrélation directe entre les résultats chez l'animal et chez l'homme. Cependant, ces 4 études ont seulement démontré que les hypothèses confirmées avec succès dans les expériences sur les animaux n'ont pas pu être transférées à l'homme et n'ont pas conduit à de nouveaux traitements l'homme1 « Soit aucun effet thérapeutique ne pouvait être prouvé, soit les résultats chez l'homme contredisaient même les résultats obtenus chez l'animal », déclarent Lindl et ses collègues.[2]

• Dans une autre revue publiée en 2007, Knight lui-même a étudié les avantages des expériences sur les chimpanzés, nos plus proches parents. Il a passé en revue pour ce faire 95 études sur les chimpanzés publiées entre 1995 et 2004. Il a découvert que 49,5 % (47) des études n'ont pas été citées une seule fois. Bien que 35,8 % (34) des expériences sur les singes aient été citées dans 116 études, il s'agissait de méthodes mal développées pour combattre les maladies humaines. Seulement 14,7 % (14) des études sur les chimpanzés ont fait l'objet de citations par des études portant sur des méthodes bien développées de lutte contre les maladies humaines. L'analyse détaillée de ces 27 études a toutefois fait apparaître que ces méthodes sont en grande partie dues à des étu-

L'examen systématique par Knight de plus de 95 études sur les chimpanzés en 2007 ne fait apparaître aucun bénéfice de ces expériences.

L'analyse des quelques études sur les chimpanzés (14,7%) qui ont eu un effet bénéfique à première vue a montré que les traitements développés n'étaient guère dus à l'expérimentation animale.

Photos: Santiago Nuez/123rf.com (droite), Andrey Gudkov/123rf.com (haut), Mattia Ath/123rf.com (bas)



Plus de 10 revues systématiques ont conclu que les modèles animaux ne conviennent pas à l'étude des accidents vasculaires cérébraux et des blessures à la tête chez l'homme.

Les essais cliniques sont souvent menés en parallèle ou même avant l'expérimentation animale, plutôt qu'à l'avance pour « prédire » les bénéfices ou les risques de la substance.

des in vitro, à des études cliniques et épidémiologiques chez l'homme, ainsi qu'à des études et des tests in vitro, moléculaires et génomiques.[1] Dans certaines de ces 27 études, l'expérience sur les singes n'a été mentionnée que parce que les résultats des études cliniques chez l'homme ont été confirmés ou réfutés ; l'expérience sur les singes a été menée parallèlement aux études cliniques sur les humains ou elle a été mentionnée seulement à titre accessoire, comme les études précédentes.[3]

• Plus de 10 revues systématiques sont parvenues à la conclusion que les modèles animaux ne conviennent pas à l'étude des accidents vasculaires cérébraux et des blessures à la tête chez l'homme. Par exemple, dans une étude publiée en 2005, Macleod et ses collègues ont constaté que dans le cadre d'expériences sur les animaux 700 médicaments pour le traitement d'accidents vasculaires cérébraux provoqués artificiellement chez les animaux s'étaient révélés efficaces, mais que seulement deux d'entre eux (dont l'aspirine, découverte au milieu du 18e siècle par le pasteur anglais Edward Stone, qui mâchait l'écorce de saule avec succès et qui fut testée par lui-même et 50 volontaires4) ont eu des effets chez l'homme.

• Dans certains cas, des essais cliniques ont été menés sur l'homme, même si les expériences sur des animaux ne promettaient que des avantages douteux du médicament. Par exemple, dans une étude publiée en 2001 Horn et ses collègues ont évalué 20 études sur des animaux dans le cadre desquelles les bienfaits de la nimodipine ont été étudiés. Seulement l'une de ces études sur deux a montré un avantage de la substance. Néanmoins, une étude clinique a été menée auprès d'un grand nombre de personnes et des expériences sur les animaux ont été menées en parallèle avec les études sur l'homme. « Ces essais cliniques ont également montré des bénéfices douteux et ont été menés en parallèle avec des études sur des animaux, malgré fait que (...) (les études sur des animaux) devraient être menées avant les essais cliniques en vue de détecter une toxicité potentielle pour l'homme », souligne Knight. D'autres revues systématiques que Knight a évaluées ont également fait apparaître que les expériences sur les animaux et les études sur l'homme se déroulent souvent en parallèle. Knight formule par conséquent la critique suivante : "L'utilité clinique de l'expérimentation animale est sans aucun doute discutable dans les cas où les essais cliniques sont menés en parallèle ou même avant l'expérimentation animale (…).»

• O'Collins et ses collègues ont étudié 1 026 médicaments expérimentaux pour l'AVC aigu qui ont été testés sur des modèles animaux. Ils ont constaté que l'avantage des 114 médicaments qui ont fait l'objet d'un essai clinique n'était pas plus grand dans le modèle animal que l'avantage des 912 médicaments qui n'ont pas fait l'objet d'essais cliniques humains. Cela montre que les avantages d'un médicament dans les modèles animaux n'ont aucune influence mesurable sur le choix d'un médicament pour un essai clinique ou non. Par conséquent, O'Collins et ses collègues ont soulevé la question de savoir si les médicaments les plus prometteurs pouvaient passer de l'expérimentation animale à un essai clinique.

• Dans de nombreux cas, l'expérimentation animale promettait un bénéfice qui ne pouvait être transféré à l'homme. Dans quelques études, les auteurs ont tenté de découvrir les raisons possibles de ce phénomène. Par exemple, Jonas et ses collègues ont émis l'hypothèse selon laquelle les neuroprotecteurs qui se sont révélés efficaces dans les expériences sur les animaux n'ont pas eu l'effet désiré chez les humains parce qu'il y avait des différences concernant le début de l'administration. Aucune des spéculations de ce genre n'a permis aux neuroprotecteurs de présenter dans des études cliniques chez l'homme le bénéfice qu'ils avaient démontré dans le cadre d'expériences sur animaux.

• Dans une étude réalisée en 2002 et 2003, Roberts et ses collègues, ainsi que Mapstone et ses collègues, ont examiné 44 expériences relatives à l'efficacité d'un traitement donné chez des animaux présentant des saignements. En 2001, Roberts et ses collègues avaient déjà publié une étude qui montrait précisément que ce traitement n'avait aucun effet bénéfique ou pouvait même être nocif chez l'homme. En examinant les 44 expériences sur des animaux, les scientifiques ont constaté que le traitement pouvait soit être bénéfique pour les animaux, soit leur occasionner des dommages (parfois mortels), selon que le saignement était fort ou faible.

• En 2005, Bailey et ses collègues ont publié une étude portant sur la valeur prédictive pour l'homme d'expériences sur les animaux concernant la tératogénicité (la capacité d'une substance de causer des malformations chez l'embryon). Ils ont examiné, en procédant à l'analyse de 1 396 études, « presque toutes les substances supposément tératogènes » ayant été étudiées chez plus d'une espèce. Ils ont constaté que seulement 51 % des expériences sur les animaux étaient en mesure de prédire si une substance avait un effet tératogène chez les humains. Ce qui, comme le critique Knight, « n'est guère plus fiable que de lancer une pièce de monnaie ». Les auteurs sont d'avis que ces résultats justifient l'arrêt des expériences sur les animaux et que des ressources doivent plutôt être investies dans le développement et la mise en œuvre d'alternatives plus rapides, moins coûteuses, plus fiables et scientifiquement valables, telles que les tests sur cellules souches embryonnaires.

Conclusion de l'auteur

« Le paradigme historique et actuel selon lequel les expériences sur les animaux peuvent prédire de façon fiable les résultats chez l'homme est à la base de leur utilisation généralisée en toxicologie et en recherche biomédicale, en vue de la pré-

Photos: Vasuta Thitayarak/123rf.com (haut), Alexander Alexeev/123rf.com (bas)

vention ou du traitement de maladies. Cependant, l'expérimentation animale se fonde sur des motifs historiques et culturels - non pas sur le fait qu'il ait été prouvé qu'elle est scientifiquement valable. Par exemple, de nombreux membres d'administrations se sentent « plus à l'aise » avec les données des expériences sur les animaux, et certains croient que les expériences sur les animaux sont valables par nature simplement parce qu'elles sont effectuées sur des animaux », écrit Knight. Toutefois, la plupart des revues systématiques existantes ont démontré que l'expérimentation animale n'est pas en mesure de prédire les résultats humains de façon suffisamment fiable. Elle ne constitue pas une méthode appropriée pour le développement de traitements ou l'évaluation de la toxicité des substances pour l'homme. L'auteur ajoute : « Dans seulement deux des 20 études ayant évalué l'avantage clinique des expériences sur les animaux, les auteurs ont finalement pu affirmer que leurs modèles animaux pouvaient contribuer à des traitements cliniques ou que leurs données s'accordaient pour l'essentiel avec les résultats cliniques obtenus chez l'homme - cette affirmation étant par ailleurs sujette à caution dans l'un des cas en question. Les sept autres études n'ont pas non plus permis d'évaluer de façon fiable l'utilité des expériences sur les animaux pour évaluer la toxicité de substances, par exemple leur cancérogénicité (le potentiel d'une substance à causer le cancer) et leur tératogénicité pour les humains. Par conséquent, l'expérimentation animale doit généralement être considérée d'une utilité insuffisante à ces fins ».

Ainsi que l'explique Knight, la cause probable de cet état de fait réside dans les différences génétiques entre les espèces humaines et non humaines, la falsification des résultats expérimentaux par les protocoles et l'environnement des expériences, et la mauvaise qualité méthodologique de nombreuses expériences sur les animaux, comme au moins 11 études l'ont fait apparaître.

Knight critique le fait que les expériences sur les animaux étudiées ne seraient pas en mesure de passer le processus de validation (contrôle de qualité) auquel les méthodes de recherche sans animaux doivent se soumettre en vue d'être légalement reconnues. Néanmoins, l'expérimentation animale est considérée à tort comme une méthode de recherche appropriée pour prédire des résultats chez l'homme. Il est nécessaire que toutes les méthodes - anciennes, nouvelles, sans animaux ou non - soient validées. L'auteur conclut son étude en disant que les expériences sur les animaux dont les avantages pour l'homme ne peuvent être prouvés par des données scientifiques doivent être interdites. Selon Knight, les faibles avantages cliniques et toxicologiques de la plupart des expériences sur les animaux - combinés à leurs coûts en termes de bien-être animal et de moyens financiers sont de nature à justifier une telle interdiction.

Selon Knight, au lieu de faire des expériences animales sur la tératogénicité des substances, on pourrait aussi bien tirer à pile ou face. Le test des cellules souches embryonnaires, par exemple, serait beaucoup plus fiable.

Certes, des études telles que celles dont nous venons de parler ont déjà conduit à une certaine remise en question, mais la méthode de recherche « expérimentation animale » est toujours considérée comme l' « étalon-or » en matière de recherche. Outre des raisons financières (il y a beaucoup plus d'argent disponible pour la recherche sur les animaux que pour la recherche sans animaux), cela tient surtout au fait que « l'on a toujours fait comme ça ». On persuade les scientifiques au moment de leurs études déjà que les expériences sur les animaux sont raisonnables et nécessaires, et les expérimentateurs qui pratiquent déjà l'expérimentation animale sont rarement disposés à abandonner leurs recherches et à passer à une recherche sans animaux. Certaines expériences sur les animaux sont encore prescrites par la loi, mais le cas des Pays-Bas, qui sont en train de procéder à un changement de paradigme et de passer de l'expérimentation animale à l'expérimentation non animale, montre qu'il n'est pas nécessaire que ce soit le cas. Les Pays-Bas prévoient, entre autres, de supprimer d'ici à 2025 les expériences sur les animaux pour les tests d'innocuité des produits chimiques, des ingrédients alimentaires, des pesticides, des médicaments à usage humain et vétérinaire et des substances biologiques telles que les vaccins, et d'utiliser des méthodes sans animaux. Le « National Committee for the protection of animals used for scientific purposes » (Ncad), qui a élaboré le plan d'abandon progressif de l'expérimentation animale, sait qu'il n'existe aucune justification scientifique aux essais de sécurité prescrits et que ces essais ne sont effectués que pour des motifs historiques. La recherche dispose de suffisamment de méthodes sans animaux pour abolir l'expérimentation animale (dans ce domaine).

La plupart des expériences sur les animaux ne sont pas prescrites par la loi et ne sont réalisées que parce que les chercheurs prétendent qu'elles sont nécessaires et utiles. Cela vaut avant tout pour la recherche fondamentale, qui a représenté 62 % de toutes les expériences sur les animaux réalisées en Suisse en 2017. Dans la recherche fondamentale il ne s'agit pas d'expériences ayant un but concret, mais de la collecte de connaissances qui pourraient un jour être bénéfiques pour l'homme. Bien que de nombreuses études montrent que ce n'est pas le cas et que la plupart des expériences sur les animaux effectuées dans le cadre de recherche fondamentale ne font apparaître aucun bénéfice pour la médecine humaine même après des décennies, le nombre d'expériences sur les animaux dans la recherche fondamentale est en constante augmentation.

Il est grand temps de procéder à une remise en question et ne plus accorde une foi aveugle à la recherche expérimentale sur les animaux fermement établie, pour reconnaître que les expériences sur les animaux ne sont pas la bonne voie.

Texte: Marietta Haller

Sources :
www.agstg.ch/quellen/albatros55.pdf

Photo: Natalia Deriabina/123rf.com

Le Laboratoire européen de référence pour les alternatives à l'expérimentation animale (« European Union Reference Laboratory for alternatives to animal testing », EURL ECVAM)

L'EURL ECVAM a été fondé en 1991 en tant que « Centre européen de validation de méthodes alternatives (ECVAM) ». En 2010, le champ d'action du Centre a été élargi et le CEVMA est devenu le « Laboratoire européen de référence pour les alternatives à l'expérimentation animale ».

Les missions principales de l'EURL ECVAM

Ses missions principales sont les suivantes :

• la promotion du développement et de l'application de méthodes alternatives - tant dans le domaine de l'expérimentation animale réglementaire (expérimentation animale légalement prescrite pour l'expérimentation de médicaments et de produits chimiques) que dans la recherche biomédicale.

• L'évaluation et la validation de méthodes alternatives.

• la coordination de la validation de méthodes alternatives au niveau européen.

• Les laboratoires du « réseau de laboratoires de validation des méthodes alternatives à l'expérimentation animale (EU Network of Validation laboratories (EU-NETVAL)) » présents dans les différents États membres doivent également être impliqués dans ce cadre. Deux des 37 laboratoires se trouvent en Suisse (B'SYS GmbH, Witterswil et Novartis Institutes for BioMedical Research (NIBR), Preclinical Safety (PCS), Genetic Toxicology and PhotoSafety (GTPS), Bâle).

• la publication d''informations sur les méthodes de rechange dans des bases de données (p. ex. TSAR, DB-ALM) et d'autres médias.

• informer sur le développement, l'application et l'acceptation de méthodes alternatives et promouvoir le dialogue entre toutes les parties concernées.[1]

Pour les méthodes alternatives - contre l'expérimentation animale ?

L'EURL ECVAM estime certes que l'expérimentation animale présente de nombreux inconvénients par rapport aux méthodes alternatives et que cela soulève des questions quant à sa valeur réelle, mais il estime que « l'expérimentation animale peut être utile dans certaines circonstances ».[2]

Cependant, l'EURL ECVAM sait que « l'expérimentation animale a ses limites et cela (...) nécessite le développement et la validation de méthodes alternatives sous de nombreux aspects ». En outre, il est "important qu'un meilleur cadre d'évaluation de la sécurité soit mis en place pour protéger la santé humaine et l'environnement (...).»[3] L'EURL ECVAM considère, entre autres, que le taux d'erreur significatif dans le transfert des résultats des tests sur les animaux aux humains est particulièrement préoccupant. Pour remédier à ce problème, l'EURL ECVAM a lancé une étude en avril et une autre en octobre 2018. Ces deux études passeront en revue les modèles et méthodes sans animaux existants en recherche fondamentale et appliquée. L'objectif de ces études est d'identifier et de décrire les circonstances spécifiques dans lesquelles des modèles animaux ont été abandonnés en faveur de nouvelles techniques sans animaux. L'EURL ECVAM espère que cette nouvelle compréhension des méthodes alternatives appliquées avec succès facilitera et accélérera la transition vers des méthodes sans animaux.[4,5]

Selon leur définition, les méthodes alternatives ne doivent pas nécessairement ne pas recourir à l'expérimentation animale.

Que sont les « méthodes alternatives » ?

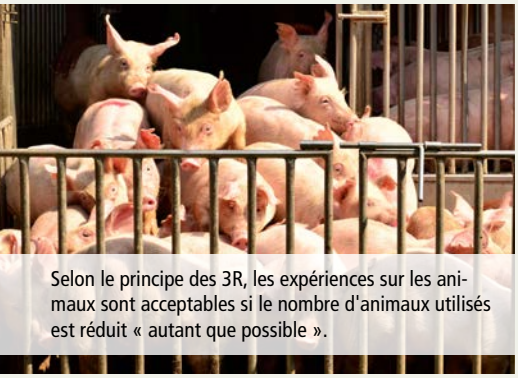
Les méthodes alternatives peuvent signifier des méthodes sans animaux ainsi que des essais avec des cellules animales ou même des expériences sur les animaux eux-mêmes - selon la définition (principe des 3R), les méthodes alternatives ne doivent pas nécessairement être sans animaux. Conformément au principe des 3R, selon lequel les chercheurs

Photos: Angello Deco/123rf.com (titre), Jen Oche/123rf.com (bas)

sont tenus de réduire (reduce), d'affiner (refine) et de remplacer (replace) les expériences sur les animaux, les méthodes qui se contentent d'un plus petit nombre d'animaux ou les expériences dans lesquelles les animaux souffrent moins ou moins gravement que les méthodes alternatives comptent aussi, par exemple. Les essais dans lesquels des espèces animales « supérieures » ont été remplacées par des espèces « inférieures » sont également considérés comme des méthodes alternatives. Bien que ces méthodes alternatives soient un soulagement pour certains animaux, elles ne sont pas une solution aux yeux de certains scientifiques et opposants. D'une part, ils causent encore beaucoup de souffrance et, d'autre part, ils ne fournissent toujours pas de résultats sûrs et fiables pour les humains.

Par exemple, selon l'EURL ECVAM, la ligne directrice 405 actualisée de l'OCDE, le très controversé test de Draize, dans lequel la toxicité de substances est testée sur les yeux de lapins, respecte également les principes des 3R « reduce » et « refine ». (Les « Lignes directrices de l'OCDE pour les essais de produits chimiques » sont des méthodes d'essai prescrites par l'OCDE pour étudier la toxicité potentielle des produits chimiques). « Bien que la ligne directrice 405 soit une méthode d'essai in vivo, elle applique le principe des 3R en ce qui concerne la réduction et l'affinement de l'expérimentation animale », écrit l'EURL ECVAM sur son site Internet.[6]

En fait, la nouvelle ligne directrice 405 de l'OCDE ne diffère que légèrement de l'ancienne version : les deux versions exigent que la substance d'essai soit administrée en une seule dose dans le sac conjonctival de l'œil de l'animal (principalement du lapin albinos). L'autre œil reste non traité et sert de témoin. Si le premier essai ne révèle aucun effet corrosif, la substance doit être testée sur deux autres animaux. Les yeux traités sont examinés 1, 24, 48 et 72 heures après l'administration de la substance et les dommages évalués. La seule différence entre les deux versions est que la nouvelle version recommande l'administration d'analgésiques.[7]



Selon le principe des 3R, les expériences sur les animaux sont acceptables si le nombre d'animaux utilisés est réduit « autant que possible ».

Qu'entend-on par « validation » ?

Les exigences imposées aux méthodes non animales ou aux méthodes alternatives sont différentes de celles imposées à l'expérimentation animale. Les expériences sur les animaux n'ont jamais été validées ou soumises à un contrôle de qualité. Elles sont fondées sur la tradition, sont inexactes, incertaines et n'ont qu'exceptionnellement de l'importance pour la médecine humaine.[8] Par contre, les méthodes alternatives doivent passer des tests rigoureux - validation - afin d'être reconnues par les autorités. Ce processus de validation peut prendre jusqu'à 15 ans. Malheureusement, les résultats des méthodes alternatives ne sont généralement pas comparés aux données humaines, qui seraient en fait importantes pour l'homme, mais aux données des tests sur les animaux. Cela s'explique par le fait que nos recherches considèrent que les résultats des essais sur les animaux sont sûrs et transférables aux humains et que l'utilisation de ces ensembles de données est souvent obligatoire. « Cela signifie (....) que, dès le début, nous ne pouvons qu'évaluer la qualité du nouveau test ; il n'est pas possible d'aller plus loin et d'améliorer l'approche. Si l'expérimentation animale est considérée comme correcte, nous ne pouvons obtenir qu'une sensibilité ou une précision inférieure à 100 %, et une corrélation inférieure à 1. Cela donne immédiatement l'impression d'une précision et d'une sécurité moindres. Cela signifie (si vous acceptez que l'expérimentation animale n'est pas parfaite) que tout ce qui est de facto meilleur que l'expérimentation animale donne des résultats moins bons qu'elle », dit de cette pratique le Dr Thomas Hartung, ancien directeur de l'ECVAM. De nombreuses méthodes sans animaux, potentiellement précieuses, ne sont pas en mesure de résister au processus de validation. Selon Hartung, par exemple, de nombreuses méthodes alternatives ne sont pas suffisamment normalisées pour lancer le processus de validation. Il est d'avis que « la validation (...) (comporte) le tri rigoureux de nombreuses approches valables in vitro et, plus récemment, in silico issues de la recherche scientifique, en vue de trouver les quelques méthodes alternatives qui peuvent ensuite être considérées comme validées.[9] » Comme Hartung l'a expliqué dans une interview en 2006, la validation des méthodes censées remplacer le test de Draize a échoué car les données de référence issues de l'expérimentation animale sont très variables.[10]

Pour le test de Draize, qui teste les effets des substances introduites dans l'œil, ce sont les lapins albinos qui sont utilisés de façon préférentielle.

Les méthodes de la recherche appliquée, c'est-à-dire la recherche ayant un but précis, comme la découverte d'un nouveau médicament, n'ont pas à être approuvées par les autorités.

Méthodes alternatives validées

Les méthodes de recherche fondamentale (recherche sans but précis) et de recherche appliquée (recherche avec un but précis, comme la découverte d'un nouveau médicament) n'ont pas à être validées par les autorités. Ce n'est que dans le domaine réglementaire (essais de médicaments et de produits chimiques), pour lequel relativement peu d'expériences sur les animaux sont réalisées par rapport aux autres domaines de recherche, que

Photos: Iam Tripper/123rf.com (droite), Tatiana Tsybina/123rf.com (haut), KTS design/123rf.com (bas)

La « cancérogénicité » est le potentiel d'une substance, d'un organisme ou d'un effet physique à causer le cancer.

les méthodes alternatives doivent être validées et reconnues par les autorités. Ces méthodes alternatives sont publiées sur le site Internet de l'EURL ECVAM et dans sa base de données « DB-ALM ». Toutes les autres méthodes alternatives ne seront pas répertoriées ou collectées dans une base de données.

Jusqu'à présent, l'EURL ECVAM a contribué à la validation de méthodes dans les domaines suivants :

• Toxicité aiguë : consiste à tester la toxicité d'une ou de plusieurs doses dans un laps de 24 heures. L'administration peut se faire par voie orale, par injection ou par inhalation.

• Toxicité aquatique : effets nocifs d'un produit chimique sur un organisme vivant dans l'eau.

• Bioconcentration / bioaccumulation aquatique accumulation de produits chimiques transmis par l'eau dans les organismes aquatiques par les aliments, les sédiments, etc.

• « Biologicals » produits issus de « sources biologiques », comme par exemple les hormones et les anticorps.

• Cancérogénicité : potentiel d'une substance, d'un organisme ou d'un effet physique à causer le cancer.

• Irritation oculaire / lésion oculaire grave : déclenchement de modifications dans l'œil qui s'atténuent dans les 21 jours suivant l'application de la substance d'essai.

Génotoxicité : déclenchement de modifications génétiques dans un organisme qui peuvent avoir des conséquences très graves sur la santé de l'animal.

• Phototoxicité : réaction toxique causée par la combinaison de certaines substances sur la peau / les produits chimiques administrés et l'exposition subséquente à la lumière..

• « Repeated dose toxicity » : déclenchement d'effets toxicologiques par l'administration répétée (jusqu'à la vie entière) de la substance d'essai.

• Brûlure cutanée : dommages irréversibles à la peau, tels que la nécrose visible (mort des tissus) dans l'épiderme et le derme.

• Irritation cutanée : provoquée par les chercheurs de l'expérimentation animale au moyen de substances irritantes entraînant des inflammations locales réversibles.

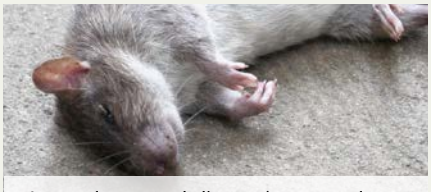
• Sensibilité cutanée : critère d'évaluation réglementaire pour l'identification des produits chimiques capables d'induire des réactions allergiques chez les personnes sensibles.

• Toxicocinétique : décrit comment un organisme traite une substance chimique en relation avec l'ADME (adsorption, distribution, métabolisme et excrétion).[11]

Les tests LD50 sont-ils interdits ?

La LD 401 de l'OCDE, l'une des lignes directrices pour les essais de toxicité orale aiguë, a été supprimée en 2002. La LD 401 prévoyait le test LD50 classique pour évaluer la toxicité d'une substance. Des rats, des souris, des lapins, des chiens ou des singes ont reçu différentes quantités de la substance à tester et le pourcentage d'animaux mourant à différentes doses a été observé. La dose à laquelle 50 % des animaux d'un groupe sont morts est appelée LD50.[12]

Bien que le test classique de toxicité orale aiguë DL50 ait été annulé et remplacé par les trois lignes directrices 420, 423 et 425 en 2002, les tests LD50 sont toujours permis et requis : Par exemple, selon la ligne directrice d'essai LD 403 de l'OCDE sur la toxicité aiguë par inhalation, on examine quelle concentration de substance tue 50 % d'un groupe d'animaux lorsqu'elle est inhalée.[13,14] Les méthodes alternatives LD 420, 423 et 425 de l'OCDE ne sont pas très éloignées du test original en ce qui concerne le caractère éthiquement répréhensible et le caractère non scientifique :



Bien que la LD 401 de l'OCDE (test LD50 classique) ait été supprimée, les tests DL50 destinés à déterminer quelle dose d'une substance tue 50 % des animaux, sont encore autorisés.

Selon la LD 420 de l'OCDE, la substance à tester est administrée aux animaux selon une séquence séquentielle en doses de 5, 50, 300 ou 2000 mg par kg de poids corporel. Des études de détermination de la dose sont effectuées sur des animaux individuels afin de déterminer la dose initiale nécessaire pour que l'animal montre des signes d'empoisonnement sans toutefois souffrir de trop de dommages. Dans l'étude principale, d'autres animaux reçoivent des doses plus élevées ou plus faibles, selon que la dose initiale s'est déjà révélée avoir des effets forts à mortels ou plutôt faibles. La procédure se poursuit jusqu'à ce que a) la dose menant à une toxicité claire soit trouvée, b) pas plus d'un animal meurt, c) aucun effet ne se produit à la dose maximale, ou d) les animaux meurent à la dose minimale.

La LD 423 de l'OCDE exige également que les animaux reçoivent la substance d'essai dans un ordre séquentiel à des doses de 5, 50, 300 ou 2000 mg par kg de poids corporel. Selon que la mort survient ou non, a) l'essai est interrompu, b) trois autres animaux reçoivent la même dose, ou 3) trois autres animaux reçoivent une dose plus faible ou plus élevée.

Selon la LD 425 de l'OCDE, les animaux reçoivent une dose de la substance à tester à au moins 48 heures d'intervalle. Le premier animal reçoit la dose à un niveau inférieur à l'estimation de la LD50. Si l'animal survit, la dose est augmentée d'un facteur 3,2 ; s'il meurt, la dose pour l'animal suivant est réduite du même facteur. En fonction de l'état d'avancement des animaux avec la dose respective, une décision est prise quant à savoir si l'animal suivant recevra ou non la dose et quelle dose il recevra. Si l'un des critères d'arrêt est rempli (contrairement aux LD 420 et 423, le critère décisif pour la LD 425 n'est pas mort de l'animal mais la présence de « signes clairs de toxicité »), l'essai est arrêté.[15]

Photos: Myj Bean/123rf.com (haut), Nipitpon Sing-ad/123rf.com (bas)

Le rapport de situation de l'EURL ECVAM 2018

Dans son rapport annuel, l'EURL ECVAM rend compte, entre autres, de l'actualité et des progrès réalisés dans le développement, la validation et l'acceptation réglementaire des méthodes alternatives. Le Rapport Le Point 2018 indique, entre autres, que des progrès importants ont été réalisés dans les domaines de la toxicologie et de l'évaluation de l'innocuité. Il a été démontré comment la combinaison de méthodes in vitro (« en éprouvette ») et in silico (« sur ordinateur ») permet de découvrir les propriétés toxicologiques de produits chimiques similaires et d'éviter les essais inutiles sur les animaux. En outre, d'autres méthodes sont de plus en plus utilisées pour tester les perturbateurs endocriniens et les mélanges chimiques.[16] Toutefois, selon l'EURL ECVAM, les méthodes alternatives ne permettent pas encore à elles seules d'évaluer les effets toxicologiques complexes des produits chimiques. Comme l'a indiqué le directeur de l'EURL ECVAM, M. Maurice Whelan, dans une brève interview sur la publication du rapport de situation, il n'existe malheureusement pas encore d'approches sans animaux convaincantes qui puissent résoudre les questions scientifiques et réglementaires les plus difficiles. Heureusement, toutefois, la politique de l'UE vise effectivement à l'élimination complète de l'expérimentation animale. Cependant, le passage de l'expérimentation animale à l'expérimentation animale dans des domaines tels que l'évaluation de la sécurité et la recherche biomédicale doit être « progressif et responsable » afin de concilier les préoccupations éthiques et les besoins de la société.[17]

Des recommandations ont été publiées sur la façon d'améliorer les études multicentriques de validation des méthodes alternatives de contrôle de la qualité des vaccins et d'utiliser les données obtenues par les fabricants de vaccins pour la validation.

En écotoxicologie, le concept de Threshold of Toxicological Concern (ecoTTC) a été élaboré.[16] Grâce à ce concept, « le risque de substances présentes en petites quantités dans les aliments peut être évalué qualitativement. Il s'agit

En 2018, de nombreuses méthodes alternatives ont été validées, y compris des méthodes destinées à déterminer le potentiel de sensibilisation cutanée des produits chimiques et la toxicité aiguë chez les poissons.

d'un outil utile pour une évaluation initiale des substances afin de déterminer si une évaluation complète des risques est nécessaire. Ce concept représente une approche scientifique importante pour classer par ordre de priorité les produits chimiques faiblement exposés pour lesquels des données supplémentaires sont nécessaires par rapport à ceux qui ne devraient pas présenter de risque significatif pour la santé humaine », comme l'explique l'Autorité européenne de sécurité des aliments (ASEA) sur son site Internet.[18] De plus, une méthode sans animaux a été mise au point pour prédire le potentiel de bioaccumulation des substances dans le poisson.

De nombreuses méthodes alternatives pourraient être validées dans différents domaines. Entre autres choses, des tests ont été validés pour déterminer le potentiel de sensibilisation cutanée des produits chimiques et la toxicité aiguë des poissons. Deux méthodes alternatives pourraient être validées pour l'identification des substances hormonalement actives. Comme l'indique Valerie Zuang, co-autrice du rapport, lors d'une interview, « dans le cas des substances hormonales, le type d'information mécaniste que l'on peut obtenir par des méthodes alternatives est très utile (...) pour déterminer si un produit chimique perturbe réellement le système hormonal et a donc un effet négatif sur la santé. »[17]

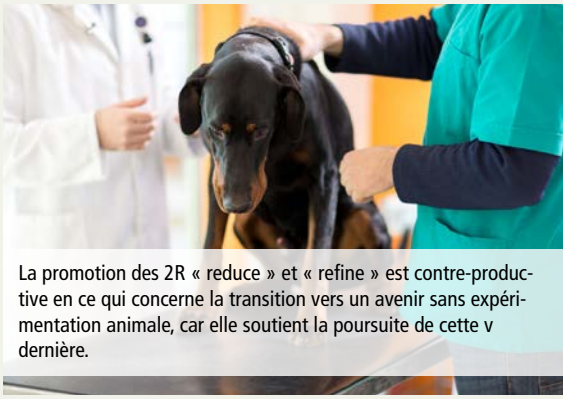
Comme cela est indiqué dans le rapport, l'EURL ECVAM a notamment lancé une étude internationale visant à identifier les exigences des utilisateurs finaux d'organes sur puce et la meilleure façon de traiter la validation des puces afin de faciliter l'adoption et l'acceptation de ces méthodes.

De plus, l'OCDE a publié de nouvelles lignes directrices pour les essais de toxicité chimique chez le poisson, ainsi que le guide « Good In Vitro Method Practices (GIVIMP) » pour assurer la fiabilité et la précision des données in vitro.[16]

D'un côté, le travail de l'EURL ECVAM peut être considéré comme contre-productif en ce qui concerne la transition vers un avenir sans expérimentation animale, car il ne rejette pas complètement cette dernière, notamment en soutenant les deux R « reduce » et « refine ». On peut dire qu'en suivant les 3R avec leurs méthodes alternatives, qui peuvent encore inclure l'expérimentation animale, on contourne ou retarde l'objectif réel - l'abolition de l'expérimentation animale. Néanmoins, il faut également reconnaître que le travail de l'EURL ECVAM contribue au développement de méthodes sans animaux. Et même si le soutien des deux R « reduce » et « refine » favorise la poursuite de l'expérimentation animale et provoque ainsi beaucoup de souffrance animale à long terme, l'introduction d'analgésiques lors des expériences dans le cadre du « refine », par exemple, signifie un grand soulagement pour les animaux individuels. En fin de compte, cependant, toutes les expériences sur les animaux doivent être abolies et des méthodes sans animaux doivent être utilisées à la place qui sont éthiques, sûres et fiables et donnent des résultats qui sont fiables, sûrs et pertinents pour la médecine humaine.

Texte: Marietta Haller

Sources :
www.agstg.ch/quellen/albatros55.pdf



La promotion des 2R « reduce » et « refine » est contre-productive en ce qui concerne la transition vers un avenir sans expérimentation animale, car elle soutient la poursuite de cette v dernière.

Photos: Liudmyla Branashko/123rf.com (haut), luckybusiness/123rf.com (bas)

Xenogreffes – les pires dérives de la recherche biomédicale

Un vieux rêve se réaliserait enfin : Des milliers de personnes seraient sauvées d'une mort certaine par la disponibilité illimitée de pièces de rechange. Depuis des décennies, la xénogreffe promet le transfert en série d'organes d'animaux à l'homme afin de compenser le manque de donneurs d'organes. Ce faisant, les souffrances incommensurables de l'animal et les risques incalculables pour les receveurs potentiels d'organes sont systématiquement passés sous silence. Dans l'article suivant, la chercheuse Tamara Zietek, de l'association allemande Ärzte gegen Tierversuche e.V. nous donne un aperçu de ce domaine de recherche.

Comment une immense souffrance animale est présentée comme une « étape prometteuse »

Le secteur de l'expérimentation animale est connu pour présenter ses prétendues « réussites » en matière d'expérimentation animale comme des percées majeures dans la lutte contre les maladies humaines. Le SIDA, le cancer, la maladie de Parkinson, les accidents vasculaires cérébraux et bien d'autres maladies ont été « guéris » d'innombrables fois grâce à l'expérimentation animale , mais on n'entend plus jamais parler des soi-disant guérisons miracles, car il s'avère au finale qu'elles n'ont aucun effet sur les humains.[1]

Il faut entendre par **xénogreffe** (du grec « xenos » = étranger) la greffe d'organes entre différentes espèces animales ou entre un animal et un humain.
Elle se distingue de l'allogreffe, qui consiste à greffer des organes au sein d'une même espèce.

La recherche sur la xénogreffe promet également depuis des années l'échange en série d'organes défectueux. A la fin de l'année dernière, une nouvelle étude de l'Université Louis-et-Maximilien (LMU), sous la direction de Bruno Reichart, est venue s'ajouter, avec précisément les mêmes promesses.[2] Dans une interview accordée à la Süddeutsche Zeitung, ce cardiochurgien prédit que si tout va bien, cette approche sera peut-être utilisée dans la clinique dans 3 ans.[3] Peut-être bien que oui, mais peut-être bien que non. L'évolution de la xénogreffe au cours des dernières décennies donne à penser le contraire.

Depuis 30 ans, les chercheurs munichois travaillent dans le domaine de la greffe de cœurs de cochons sur des babouins. Au cours de cette période, des espoirs ont été nourris à maintes reprises que des résultats prétendument révolutionnaires d'études sur des animaux pourraient bientôt sauver des patients. Il ne s'est rien passé de tel. Lorsqu'en 1992, Astrid, le premier porc génétiquement manipulé créé pour le transfert d'organes, a vu le jour, ses créateurs ont prédit les premiers essais cliniques sur l'homme en 3 ans.[4] En 1999, le géant pharmaceutique suisse Novartis prévoyait qu'à partir de 2010, jusqu'à 300 000 personnes par an pourraient recevoir du cœur, du foie, des reins ou du pancréas d'animaux.[5] PPL Therapeutics a annoncé des essais cliniques, c'est-à-dire des essais chez l'homme, 4 à 5 ans après sa production de porcelets de 5 ans clonés et génétiquement manipulés en 20024 ; en 2006, une conférence à l'Institut Robert Koch à Berlin a couvert la période de 4 à 5 ans à usage humain.[6] Même l'entreprise pharmaceutique Novartis, qui avait longtemps propagé la xénogreffe et adhéré à cette approche, a admis début 2018 qu'elle abandonnerait complètement cette approche de recherche faute de perspectives de succès.[7] Rien que cela devrait nous faire réfléchir.

La situation réelle

La « première révolutionnaire » saluée dans l'étude actuellement publiée par Reichart et ses collègues est la survie à 6 mois d'un babouin auquel le cœur d'un porcelet génétiquement modifié a été greffé. Cette déclaration, qui est saluée dans les médias comme un succès,

Photo: Iakov Kalinin/123rf.com

doit être relativisée. Cette étude a porté sur un total de 14 babouins, auxquels un cœur de porc a été greffé selon trois approches différentes. Cependant, une survie de 6 mois n'a pu être atteinte que chez deux animaux sur 14, et ce uniquement grâce l'administration permanente d'un vaste cocktail de médicaments.

Dans le premier groupe d'essai, trois animaux sont morts quelques jours après l'opération d'un dysfonctionnement cardiaque peropératoire de la xénogreffe (PCXD), phénomène inexpliqué jusqu'à présent, qui entraîne une insuffisance cardiaque grave avec essoufflement, baisse de la tension artérielle et angoisse de mort. Un babouin est mort après 30 jours d'une hypertrophie cardiaque massive, qui a entraîné des infarctus sans aucun doute extrêmement douloureux et une congestion du foie avec insuffisance hépatique. Les quatre babouins du deuxième groupe d'essai sont morts au bout de 4 à 40 jours en raison d'une augmentation dramatique du poids du cœur jusqu'à trois fois avec insuffisance cardiaque et hépatique chez deux animaux. Un trouble grave de la coagulation chez un singe avec formation de caillots multiples dans le muscle cardiaque et de graves lésions hépatiques entraîne la mort 40 jours après l'opération. L'un des animaux souffre de graves déficits neurologiques quelques jours après l'opération, causés par un « défaut technique » non spécifié, et doit être abattu.

Chez les babouins du troisième groupe d'essai, leur tension artérielle est abaissée au moyen de médicaments des valeurs normales pour les babouins (120 mmHg systolique) à la valeur normale pour les porcs (80 mmHg). Afin d'éviter le problème d'une croissance excessive des cœurs de porc, ces animaux reçoivent du temsirolimus. Il s'agit d'une substance active approuvée pour inhiber la croissance de certaines cellules cancéreuses chez l'homme et qui peut causer de graves effets secondaires tels que des infections bactériennes et virales, un essoufflement, une pneumonie mortelle, une thrombose, une embolie pulmonaire, un saignement et autres. L'administration de ce médicament, qui est administré par voie intraveineuse aux babouins sur une base quotidienne, est cruciale pour la survie des animaux pendant plusieurs mois après la greffe. Cependant, un tel traitement est difficilement réalisable pour l'homme. De plus, le spécialiste du temsirolimus met en garde contre l'administration simultanée d'inhibiteurs de l'ECA (antihypertenseurs) en raison du risque d'œdème. Cependant, les singes reçoivent réducteur de tension artérielle de ce type (Enalapril).

Mais aussi pour ce problème, les chercheurs trouvent des mots rassurants et pleins d'espoir : chez l'homme, l'administration de temsirolimus ne serait pas nécessaire, car une croissance excessive du cœur greffé n'entraînerait pas la congestion d'autres organes (par exemple le foie), comme ce fut le cas avec les babouins. C'est une affirmation audacieuse vu le grossissement du muscle cardiaque allant jusqu'à 300 % chez les animaux non inhibés par la croissance et la réduction du volume de la cavité cardiaque qui en résulte !

Dans ce troisième groupe de cinq singes, un babouin souffre d'un essoufflement sévère quelques semaines après l'opération, dû à un épanchement pleural causé par l'occlusion d'un gros vaisseau lymphatique. Deux animaux sont tués au bout de 90 jours. Chez deux singes, l'administration de temsirolimus est arrêtée au bout d'environ 5 mois, après quoi le cœur gonfle massivement. Peu de temps après, les deux animaux sont tués.

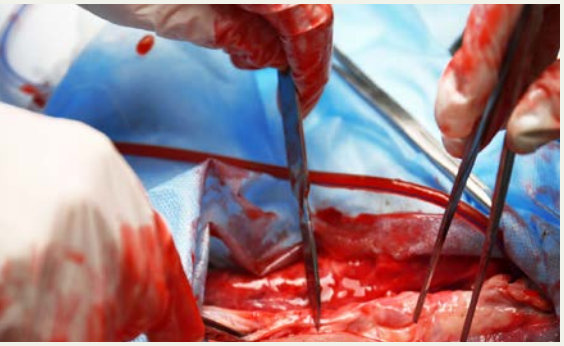
Un babouin en laboratoire ne ressemble pas à un être humain dans la vie de tous les jours

Le fait que la croissance exorbitante du cœur de porc greffé puisse être inhibée par l'administration de temsirolimus est présenté par les chercheurs comme l'une des « découvertes révolutionnaires » qui constituent le « succès » de ce travail.[8] Il s'agit toutefois d'une preuve supplémentaire du problème de la transférabilité entre espèces et probablement plutôt d'une confirmation que la xénogreffe n'est pas la bonne approche pour l'application humaine. Il n'est pas du tout prévisible quels autres problèmes pourraient survenir chez l'homme lors de la greffe d'un cœur étranger. Après tout, le cœur d'un cochon n'a pas sa place dans un babouin, et un babouin ne peut pas simplement tirer des conclusions sur un être humain. Les taux de cholestérol beaucoup plus élevés chez l'homme que chez le porc peuvent entraîner un blocage des vaisseaux sanguins. Jusqu'à aujourd'hui, personne ne sait si les organes animaux peuvent être régulés par les hormones humaines.[9] On ne sait pas non plus dans quelle mesure la durée de vie beaucoup plus courte des porcs affecte l'organe greffé. On ne sait pas non plus si la production d'animaux transgéniques cause des dommages à la santé qui ne sont pas directement apparents.[10]

Photo: Dr. Wolfgang Weber/123rf.com

Les babouins sont exposés à un véritable cocktail de médicaments qui seraient difficilement utilisables chez l'homme. En plus du temsirolimus, les animaux reçoivent des analgésiques, de la cortisone et diverses autres substances pour abaisser la tension artérielle ou favoriser la circulation, supprimer une réaction de rejet, prévenir la thrombose, supprimer l'inflammation, les infections bactériennes et virales et former les globules rouges. Tous les médicaments ont un large spectre d'effets secondaires graves.

L'étude ne mentionne aucun effet secondaire - au contraire : les animaux étaient dans un état de santé allant de « bon à très bon », selon les auteurs. Il faut garder à l'esprit que l'état de santé des babouins, ainsi que leur temps de survie, sont influencés notamment par les conditions en laboratoire. Une médication forte, l'isolement des congénères par l'isolement individuel dans des conditions dites exemptes d'agents pathogènes avec une faible charge de germes, une alimentation standardisée, le man-



que d'activité physique, des examens approfondis (examen physique, échographie, prélèvement sanguin, surveillance invasive, etc.) - telles sont les conditions de vie des babouins après leur greffe. Ils sont pratiquement l'opposé des conditions de vie d'un être humain dans la vie quotidienne.

La question se pose donc : comment le mode de vie humain normal d'un patient affecterait-il le cœur de porc greffé ? Comment le cœur réagirait-il à l'organisme beaucoup plus grand et droit qui doit être traité ? Comment pourrait-elle faire face à la tension physique beaucoup plus élevée chez les humains, et encore moins à l'exercice régulier ? Que se passerait-il si le patient était exposé à une contamination bactérienne quotidienne ou même s'il tombait malade avec une infection ? Ce sont tous des facteurs qui sont totalement exclus dans les expériences sur les animaux où les animaux sont détenus dans des conditions de laboratoire artificielles et standardisées. De ce point de vue, un animal ne vit pas en laboratoire dans des conditions qui correspondent à son espèce, ni dans des conditions qui reflètent le mode de vie humain. C'est donc un mauvais modèle pour sa propre espèce et un modèle encore pire pour les humains.

De graves souffrances

Dans la recherche sur la xénogreffe, les primates non humains sont exposés à de grandes souffrances, auxquels l'UE attribue le degré de gravité « grave ». Les singes sont gardés dans un compartiment individuel pendant toute la période qui suit l'opération, ce qui est une source de souffrance pour des animaux sociaux. Dans cette étude, au moins 10 animaux sur 14 (70 %) sont morts dans d'atroces souffrances à la suite d'une greffe. La question se pose de savoir si d'innombrables animaux peuvent être soumis à d'immenses souffrances et si les humains peuvent être exposés à un risque incalculable. Ne vaudrait-il pas mieux réduire le nombre de receveurs potentiels par des mesures préventives appropriées plutôt que de remplacer les organes humains malades par des pièces de rechange obtenues artificiellement sur des animaux souffrant ? La recherche sur la xénogreffe représente un mépris flagrant de la valeur intrinsèque des animaux. Indépendamment des doutes scientifiques, ni les douloureuses expériences animales sur des primates ni l'instrumentalisation d'êtres vivants dans des entrepôts de pièces de rechange arbitrairement manipulables ne peuvent se justifier moralement.

D'autres solutions sont possibles

La recherche sur la xénogreffe éloigne de plus en plus la médecine de sa tâche réelle de prévention, de traitement et de guérison des maladies, en se concentrant sur le patient dans son ensemble. Un mode de vie plus sain, par exemple une alimentation végétalienne équilibrée, une consommation réduite d'alcool et de nicotine, moins de stress et plus d'exercice, pourrait réduire de trois quarts les décès cardiovasculaires.

Les systèmes qui fonctionnent avec les propres cellules du patient ont un si grand potentiel. En Autriche, par exemple, un substitut de peau humaine cultivé en laboratoire sur la base des cellules du patient concerné est déjà testé sur des humains.[11] Cette technologie est utilisée, par exemple, pour les victimes de brûlures et dans d'autres domaines de la dermatologie. Des mini-cœurs humains fonctionnels ont déjà été créés en laboratoire et des travaux sont en cours pour cultiver ces précurseurs d'organes avec des vaisseaux sanguins et des cellules nerveuses.[12] Certes, ces technologies ne sont pas encore pleinement développées et doivent encore être optimisées. Mais ils sont basés sur l'homme, ont un avenir prometteur et un potentiel énorme. La xénogreffe, par contre, est une approche archaïque qui promet un succès depuis trois décennies et qui n'est pas à la hauteur. De plus, il comporte un risque incalculable pour l'homme. Les sommes immenses qui ont été investies dans la promotion de cette recherche depuis 30 ans, sans qu'une application réussie chez l'homme soit prévisible, pourraient être mieux investies. Pour la seule période de financement 2016-2020, la Fondation allemande pour la recherche (Deutsche Forschungsgemeinschaft - DFG), qui est financée par des fonds publics, finance le Centre de recherche coopérative « Xenotransplantation » à hauteur de plus de 15 millions d'euros.

Les chercheurs annoncent d'autres expériences sur les animaux. Face à l'immense souffrance animale et le caractère discutable de ce type de recherche, la recherche sur la xénogreffe doit cesser immédiatement !

Texte: Dr. rer. nat. Tamara Zietek

Ärzte gegen Tierversuche e.V.
IBAN: DE30 5009 0500 0000 9517 31
BIC: GENODEF 1S12

Sources :
www.agstg.ch/quellen/albatros55.pdf

Photos: Belcho Nock/123rf.com (haut), Poramet Thathong/123rf.com (centre), Lakhesis/123rf.com (bas)

Animal Rights March

L' « Animal Rights March » (marche pour les droits des animaux) a été fondée à Londres en 2016 par le célèbre militant anglais Earthling Ed. Son but en organisant cette marche était non seulement appeler à la fin de toute exploitation animale, mais aussi d'unir les véganes et les inciter à s'engager activement en faveur des animaux dans leur vie quotidienne. La première année, environ 2 500 personnes se sont rassemblées pour défiler pacifiquement dans le centre de Londres, l'année suivante, 5 000 et en 2018, 28 000 personnes ont manifesté pour les droits des animaux dans plus de 25 villes du monde entier. Pour 2019, les organisateurs s'attendent à une plus grande affluence encore et à ce que d'autres villes organisent leur propre marche.

Au nombre de celles-ci figure Zurich, où l'Animal Rights March aura lieu pour la première fois le 17 août 2019. L'Animal Rights March de Zurich est organisée par Mirjam de Boni, entrepreneure et militante des droits des animaux, Sarah Heiligtag, éthicienne, agricultrice et exploitante de la ferme de vie « Narr » à Hinteregg, et Jenni Miller, enseignante et militante des droits des animaux. Markus Zaugg de l'équipe Albatros les a rencontrés toute les trois pour un entretien.

L'Animal Rights March a lieu de nouveau à Londres, Berlin, Cologne, Milan et dans de nombreuses autres villes en 2019. Pourquoi la Suisse a-t-elle également besoin d'une marche pour Animal Rights March ?

Sarah : Les Suisses sont fondamentalement un peuple qui aime les animaux, ils sont 3,4 millions à partager leur chez-soi avec ce que l'on appelle des animaux de compagnie. La Suisse possède également l'une des législations les plus strictes au monde en matière de protection des animaux. Et pourtant, environ 76 millions d'être doués de sensibilité sont traités comme des marchandises. Notre action est absolument urgente compte tenu de l'immense souffrance que vivent quotidiennement les êtres définies comme « animaux de rente » dans notre société.

Mirjam : Les défenseurs suisses des droits des animaux ne devraient pas avoir à se rendre dans d'autres pays pour participer à des manifestations. Nous leur amenons l'Animal Rights March ici à Zurich.

Jenni : Les temps sont mûrs en Suisse pour une manifestation aussi puissante et motivante.

En quoi les temps sont-ils mûrs ?

Sarah : Ces deux dernières années, beaucoup de choses se sont passées en Suiss : le nombre de personnes qui mangent végane ne cesse d'augmenter, les agriculteurs transforment leurs exploitations en fermes de vie et cherchent à tirer un revenu de la culture de denrées végétales, divers producteurs de produits animaux mettent sur le marché des alternatives végétales. Il est temps maintenant de souligner tout cela par une grande manifestation colorée et pacifique. Pour que 2019 soit le début de la fin de l'exploitation animale.

Mirjam : Nous n'avons jamais été aussi bien informés qu'aujourd'hui. Il est facile d'obtenir des informations sur la façon dont les aliments sont produits. Bien sûr, il a toujours été clair pour tout le monde qu'un animal doit mourir pour un morceau de viande. Mais beaucoup de gens ignoraient et continuent d'ignorer de quelle manière cette mort a lieu et ce qui se passe au cours des quelques mois (en général) qui précèdent. De la même façon, beaucoup de gens ignoraient et continuent d'ignorer les souffrances indicibles qu'il y a derrière la production du lait et des produits laitiers ou le fait que des milliards de poussins mâles âgés d'un jour sont déchiquetés dans

Photo: Surge Activism UK

le cadre de la production des œufs. Internet et les infatigables défenseurs des droits des animaux permettent de faire circuler des reportages et vidéos innombrables concernant les tortures qu'il y a derrière chaque produit animal. Et les médias abordent ces sujets, le public peut aujourd'hui être considéré comme bien informé. Il est maintenant temps de combiner l'information avec l'empathie, de surmonter la dissonance cognitive. Avec l'Animal Rights March, nous nous proposons d'y contribuer.

Vous exigerez lors de la manifestation la fin de toute exploitation animale. N'est-ce pas là une revendication trop extrême ?

Sarah : Non, cette revendication n'est pas excessive. C'est ce que nous faisons aux animaux aujourd'hui qui est extrême. Et ce qui est dramatique, c'est que cela n'est pas dicté par la nécessité. Pourtant, 76 millions d'animaux meurent chaque année en Suisse. C'est plus de 9 fois le nombre d'habitants de la Suisse.

Jenni : Et la fin de l'exploitation animale serait facile à mettre en œuvre. Comme je l'ai dit, il ne nous est pas nécessaire de tuer des animaux pour vivre. Nous pouvons nous nourrir très sainement et absolument sans aucun problème d'aliments végétaux. L'alimentation végétale non seulement est meilleure du point de vue de la santé et de la morale, mais elle entraîne aussi une moindre empreinte écologique considérablement plus faible.

À qui s'adresse cette revendication ?

Jenni : En gros, à tout le monde. Bien entendu, nous nous adressons également aux politiciens pour qu'ils définissent les conditions cadres de ce changement. Mais notre demande s'adresse aussi aux producteurs et aux consommateurs pour qu'ils produisent ou achètent à l'avenir des alternatives végétales sans souffrance. Le changement commence au niveau de chacun d'entre nous.

Pensez-vous faire bouger les choses avec l'Animal Rights March ?

Mirjam : Oui, bien sûr, et ce à deux niveaux à la fois. D'une part, nous visons à avoir un impact sur la politique, les médias et le public. D'autre part, la marche devrait être une source d'inspiration et de motivation pour tous les véganes pour s'engager directement en faveur des animaux et de leurs droits auprès de leur entourage et dans leur vie quotidienne.

Sarah : Exactement, l'Animal Rights March est aussi censée être une occasion d'empowerment. Pour les personnes actives toute l'année, en partie seules ou dans un environnement restreint. Simplement pour tous ceux qui s'engagent en faveur des animaux d'une manière ou d'une autre et luttent pour leurs droits. Nous sommes tous confrontés chaque jour à des souffrances indicibles, nous ne pouvons pas les faire cesser et nous ressentons parfois notre travail comme frustrant. Lors d'un tel événement, nous ressentons le pouvoir que nous avons tous ensemble ; nous pouvons motiver et recharger nos batteries pour les prochaines étapes vers un monde plus pacifique.

Jenni : Il s'agit de ce qu'on appelle en anglais le « tipping point », le point de basculement. Si nous formons une masse suffisamment importante, nous pouvons amener d'autres personnes à devenir véganes elles aussi. Avec l'Animal Rights March, nous pouvons montrer au public qu'une proportion croissante de la population ne tolérera plus l'exploitation des animaux dans notre société. Le 17 août, des personnes de tous âges, de toutes origines, de toutes formations et de tous styles de vie défileront pacifiquement dans le centre-ville de Zurich et constitueront ensemble un signe impossible à ignorer.

C'est très juste. A Londres, plus de 10 000 personnes ont participé en 2018, combien de participants attendez-vous à Zurich ?

Sarah : Nous ne voulons pas nous engager sur un nombre quelconque, mais nous espérons un cortège très dense et un centre-ville plein d'affiches et de banderoles multicolores..

Vous avez déjà utilisé le mot multicolore à plusieurs reprises et on le retrouve sur votre site Internet et dans l'annonce de votre événement Facebook. Une manifestation pour les droits des animaux n'est-elle pas une chose triste et sérieuse ?

Mirjam : Ce qui arrive aux animaux est en effet incroyablement triste et nous le pensons très sérieusement avec notre demande. Mais l'Animal Rights March devrait nous inspirer à nous joindre à la construction d'un monde plus pacifique dans lequel les animaux sont avec nous plutôt que pour nous. A notre avis, un cortège pacifique et coloré est le meilleur moyen d'y parvenir.

Qui devrait participer à l'Animal Rights March ?

Jenni : Tous ceux qui ne sont pas indifférents aux animaux et à leurs droits, tous ceux qui se soucient de notre planète et des êtres avec laquelle nous la partageons.
Sarah : Jeunes et vieux, c'est un événement pacifique. Tout à fait approprié pour les familles. Après tout, il s'agit aussi de l'avenir de nos enfants.

A quoi les participants peuvent-ils s'attendre ?

Mirjam : Un parcours qui traverse le cœur de Zurich. Le point de rassemblement est à Helvetiaplatz. De là, le parcours dure environ 1 h 30 à travers le centre-ville de Zurich, en partie par la Bahnhofstrasse. La fin de notre cortège est aussi à Helvetiaplatz où la marche pourra se terminer en toute tranquillité.

Sarah : Et au-delà de cela, une grande manifestation inspirante et motivante. Vous en tirerez certainement de nouvelles forces pour défendre les animaux.

Il y a beaucoup de travail derrière un tel événement. Vous êtes tous déjà très engagées dans votre vie quotidienne. Qu'est-ce ce qui vous motive à organiser l'Animal Rights March ?

Jenni : Par-dessus tout, je veux apporter un changement pour les animaux. Mais j'espère aussi pouvoir éprouver la puissance du mouvement. Les photos et les vidéos de l'Animal Rights March de l'an dernier à Londres m'inspirent déjà énormément. Qu'est-ce que ce sera quand je pourrai en faire l'expérience « live » à Zurich ?

Mirjam : L'engagement en faveur des animaux et du véganisme est une partie importante de ma vie. L'Animal Rights March est pour moi une merveilleuse occasion de le faire avec beaucoup d'autres. Grâce à l'Animal Rights March de l'an dernier à Londres, je sais de première main combien une participation peut donner de force, de courage et d'inspiration. Il est extrêmement important que chacun et chacune d'entre nous déclenche le changement à son échelle,

mais ce n'est qu'ensemble que nous deviendrons une voix forte, impossible à ignorer, en faveur des animaux.

Sarah : En vivant avec des animaux « de rente » sauvés, je peux les regarder dans les yeux tous les jours et expérimenter comment ils aiment la vie sous toutes ses facettes. Je ressens en profondeur l'obligation de rendre cela possible pour leurs congénères aussi. En même temps, je découvre par mon travail avec les agriculteurs à l'intérieur une chaîne irresponsable de la souffrance des humains et des animaux. D'un autre côté, il y a encore un nombre incroyable de personnes qui veulent désespérément s'accrocher une image à la Heidi de la Suisse et ne veulent donc pas regarder les choses en face. Cependant, ce sont ces mêmes personnes qui se mettent immédiatement au travail lorsque l'occasion se présente de créer un monde plus pacifique. Parce que personne ne veut causer de souffrances évitables et tout le monde veut contribuer au fait que nos enfants aussi trouvent encore une planète vivable. Et parce qu'un autre monde est possible lorsque nous nous rassemblons, je suis très motivée pour faire de cette journée une réalité avec vous tous et pour laisser une impression durable aux participants et aux spectateurs. Rien n'oblige à garder les choses telles qu'elles sont, tout peut être différent si vous le voulez.

Rassemblement : **13 h 30**
Helvetiaplatz, Zurich
Fin de l'événement : **17 h 00**
www.animalrightsmarchzurich.ch
Facebook: **www.facebook.com/events/615735135541912/**
Instagram: **www.instagram.com/animalrightsmarchzurich**
Téléphone : **041 558 96 89**

animaux parlement

Élections fédérales
20 octobre 2019

Qui s'engage pour les animaux ?
Votons intelligemment, misons sur les bon·ne·s candidat·e·s
animaux-parlement.ch

Élections fédérales 2019

Actuellement, la plupart des décisions au Parlement vont à l'encontre des intérêts des animaux.
Le 20 octobre 2019, nous avons la chance de pouvoir améliorer la situation en élisant les bonnes personnes au Conseil national et au Conseil des États.

animaux-parlement.ch nous aide à choisir

Un sondage comprenant 19 questions portant sur différents domaines permet d'évaluer l'intérêt de chaque candidat·e pour la cause animale.
Grâce à un filtre par canton, parti politique ou évaluation, il est possible d'afficher les meilleur·e·s candidat·e·s.

Les données seront constamment mises à jour jusqu'aux élections le 20 octobre 2019.

Notre choix compte

Un Parlement majoritairement favorable à la cause animale est indispensable pour améliorer le sort des animaux. Saisissons cette chance :

Votons intelligemment, misons sur les bon·ne·s candidat·e·s

www.tier-parlament.ch
www.animaux-parlement.ch
www.animali-parlamento.ch

SALUT LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS

Vous avez certainement déjà vu lors d'une randonnée l'affairement d'une grande fourmilière grouillante d'activité. Cela donne une impression chaotique. Mais les apparences sont trompeuses. Chaque fourmi sait exactement ce qu'elle doit faire et ce que font ses collègues. « Un pour tous, tous pour un ! », telle est la devise. Ce qui n'est pas tout à fait exact : en cas de doute, tout le monde se sacrifie pour la reine. Mais comment devient-on reine ? Et comment toutes les autres savent-elles ce qu'elles ont à faire ? Je me suis renseigné pour toi !

Avec mes salutations affairées,
ta Souris

Les fourmis – un peuple passionnant

Environ 140 espèces de fourmis vivent en Suisse. Les plus connues sont probablement les fourmis des forêts, dont beaucoup d'entre ont déjà dû rencontrer les fourmilière. Elles consistent en partie bien visible en surface et d'une autre partie souterraine tout aussi importante. Le dôme, la partie visible, peut atteindre une hauteur de plus d'un mètre. La base d'une fourmilière est habituellement une souche d'arbre pourrie sur laquelle et autour de laquelle les fourmis déposent un tas d'aiguilles d'arbre, de petites branches et de mousse. Le résultat est un appartement cosy dans lequel la chaleur peut s'accumuler et qui est néanmoins bien ventilé. La fourmilière se compose de plusieurs étages et galeries. Ses couloirs sont conçus de façon à évacuer l'eau de pluie et en hiver, toutes les fourmis se rassemblent en profondeur, tandis que la partie supérieure sert de protection contre le gel. Par ailleurs, le nid d'une fourmi est en en permanence en travaux. Sinon, il pourrit et ses habitants tombent malades.

Autres peuples, autres mœurs

Cependant, toutes les fourmis ne vivent pas dans des fourmilières surélevées de ce type. Le type de nid le plus fréquent est le nid creusé dans le sol. Cette variante ne convient bien sûr que dans des endroits abrités, par exemple sous des pierres diffusant de la chaleur, car sinon le nid entier est inondé ou emporté par la pluie. Certaines fourmis construisent donc aussi un mur de protection. D'autres espèces de fourmis préfèrent les maisons en bois et utilisent leurs outils en pin pour creuser des galeries dans du bois mort ou dans des arbres vivants. L'entrée de ces nids se trouve le plus souvent au niveau des racines, si bien qu'on ne peut pas les voir de l'extérieur. Les pics, cependant, peuvent entendre les fourmis sous le bois et s'attaquer aux nids avec leur bec pour y chercher leur nourriture.

Sous les tropiques en particulier il existe aussi des plantes dans les cavités desquelles vivent des fourmis et qui les protègent des prédateurs ou des concurrents.

Particulièrement spectaculaires sont les nids de fourmis suspendus que les fourmis construisent avec du bois déchiqueté, des morceaux de terre ou de la soie. Ces nids sont moins stables et, dans certains cas, ne sont que des solutions temporaires, comme les nids flottants de bivouac que les fourmis rouges construisent pendant les inondations.

Une alimentation variée

Les fourmis sont aussi prudentes dans la construction d leur nid, qu'elles sont flexibles dans leur choix de leurs aliments. Parmi elles, il y a des prédateurs, des chasseurs, des cultivatrices de champignons, des amatrices de nectar, des mangeuses de poux et celles qui aiment les graines. Leur nourriture se compose de chenilles, de papillons, de mouches, d'araignées et

de cadavres d'animaux. Il y a des fourmis errantes qui chassent ensemble sur un front dont la largeur peut atteindre plus de 10 mètres, et elles ne dédaignent pas les petits oiseaux, les serpents et - au secours ! - les souris. Heureusement, elles ne vivent pas en Suisse, sinon j'aurais vraiment peur. Ce que l'on voit souvent ici, ce sont des fourmis qui gardent les poux et les « traient ». C'est ce qu'on appelle la symbiose parce que les fourmis protègent les poux en échange de nourriture. Et puis il y a aussi des espèces de fourmis voleuses qui pénètrent dans les nids étrangers et pillent y pillent les couveuses de reproduction pour se nourrir.

La vie sociale des fourmis

Contrairement à nous autres les souris, les fourmis ne vivent pas dans des familles, mais dans des États. Elles sont généralement fondées par une femelle accouplée, qui cherche un lieu de nidification et y pond ses œufs, s'occupe d'eux et nourrit la couvée. Si ni elle ni ses œufs ne sont mangés, les premières ouvrières éclosent rapidement et prennent en charge toutes les tâches telles que le soin du couvain, la recherche de nourriture et la construction du nid. La reine se consacre alors uniquement à la ponte.

Parfois plusieurs reines fondent ensemble un nouvel Etat et se battent pour voir qui est la plus forte. Les autres deviennent alors ouvrières ou sont tuées par la reine.

Les reines fourmis pondent beaucoup d'œufs, jusqu'à plusieurs centaines par jour. Ceux-ci sont transportés par les ouvrières jusqu'aux écloseries, où les conditions sont idéales. Dès qu'il fait trop chaud ou trop chaud ou trop froid, trop sec ou trop humide ou qu'une écloserie est attaquée, les ouvrières emportent immédiatement les œufs. Sinon, elles les lèchent pour les garder propres et humides.

Au bout de quelques jours ou quelques semaines, des larves naissent de l'éclosion des œufs, larves qui doivent également être soignées et nourries. Le fait que ces larves deviennent des ouvrières, qui se subdivisent en ouvrières majors ou soldats, des mâles ou des femelles fertiles, c'est-à-dire de nouvelles reines, dépend de la façon dont elles sont nourries. Elles muent toutes au bout de quelques jours, puis elles arrêtent de manger. Comme elles ne peuvent plus se déplacer à ce stade, elles sont transportées par les ouvrières vers un endroit approprié où elles sont soignées. Elles sont aidées aussi lors de l'éclosion, qui a lieu au bout de 14 jours à plusieurs semaines. Elles sont ensuite nourries et nettoyés jusqu'à ce que leur carapace de chitine soit suffisamment dure.

Les jeunes reines et les jeunes mâles s'éloignent de leur nid et grimpent vers le haut, par exemple sur des brins d'herbe ou sur des élévations similaires. Il est intéressant de noter que toutes les fourmis de la même espèce provenant de nids différents essaiment et fécondent en même temps. Peu de temps après ce vol nuptial, les mâles meurent et les reines tentent de fonder une nouvelle colonie, mais seules quelques-unes réussissent. Et ainsi le cycle recommence...

Photos: (en haut à gauche à droite) Belcho Nock/123rf.com, Sonja Chnyl/123rf.com, Lirtlon Sirivongmongkol/123rf.com; (en bas à gauche et à droite) Andrey Pavlov/123rf.com

Photo Hintergrund: Michal Plášil/123rf.com

En bref

L'association Ärzte gegen Tierversuche (« Médecins contre l'expérimentation animale ») décerne pour la deuxième fois son prix « Herz aus Stein » (« Cœur de Pierre »).

Depuis 2018, l'association allemande Ärzte gegen Tierversuchen décerne une fois par an le prix « Herz aus Stein » à des instituts qui ont réalisé des expériences sur des animaux particulièrement contestables. Corina Gericke, médecin vétérinaire, membre du conseil d'administration de Ärzte gegen Tierversuchen, explique : "Bien sûr, toutes les expériences sur les animaux sont mauvaises en tant que telles. Mais par ce vote, nous voulons attirer l'attention du public sur certaines expériences particulièrement absurdes et/ou cruelles. Il a été possible de voter en ligne sur les cinq expériences suivantes

1. A l'hôpital universitaire RWTH d'Aix-la-Chapelle, des rats âgés de quatre à huit semaines ont dû mourir de faim pour un « modèle de la faim » censé simuler l'anorexie. Certains rats ont vu leur nourriture réduite jusqu'au moment où, au bout de sept jours, ils ne pesaient plus que 80 à 75 % de leur poids corporel initial.

2. A l'Université Friedrich-Alexander d'Erlangen-Nuremberg, des rats ont été fixés sur un cadre en plexiglas avec un masque et une barre dentaire pour tester une nouvelle méthode d'analyse de l'état de repos du cerveau. Là, « la tête du rat peut être fixée sans avoir besoin de vis auriculaire ». Les animaux ont été placés dans un appareil d'imagerie (IRMf) et pendant ce temps, les moustaches ont été stimulées à l'aide d'un peigne afin de pouvoir observer par IRMf ce qui se passe dans le cerveau.

3. L'on suppose que le stress pendant la grossesse chez l'être humain signifie un risque accru d'asthme pour l'enfant. A l'hôpital universitaire de Hambourg-Eppendorf, des souris gestantes ont donc été exposées pendant 24 heures à un son de 88 décibels à des intervalles de 15 secondes. Ce son est habituellement utilisé pour la défense contre les rongeurs et cause du stress chez les souris. L'on a ensuite enlevé les fœtus de certains de ces animaux en vue de les examiner ; tandis que chez d'autres on a causé une inflammation allergique des voies respiratoires, après quoi les petits ont ensuite été examinés en vue de déceler des symptômes d'asthme.

4. Au Centre allemand de recherche sur le cancer (Deutschen Krebsforschungszentrum - DKFZ) d'Heidelberg, on a implanté sur des souris des tumeurs osseuses humaines pour étudier l'efficacité thérapeutique d'un traitement viral, bien qu'il existe déjà des études de patients qui démontrent l'efficacité de ce traitement. La taille des tumeurs différait tellement tant dans le groupe des animaux traités que dans le groupe témoin (animaux non traités) qu'aucune différence significative n'a pu être observée entre les deux groupes.

5. La cinquième expérience a été réalisée à l'Institut für Anästhesiologische Pathophysiologie und Verfahrensentwicklung de l'Université d'Ulm. Dans le cadre d'expériences sur des souris, on a constaté que le tabagisme avait un effet négatif en présence de traumatismes graves. Des souris ont été placées dans une boîte et de la fumée de cigarette a été introduite. Puis, sous anesthésie, l'on a provoqué chez les souris, par injection d'air, une contusion pulmonaire et/ou un choc hémorragique. Certaines souris n'ont été soumises qu'à une contusion pulmonaire et/ou à un choc hémorragique et n'ont pas été exposées à la fumée. Bien que ces souris aient toutes survécu, celles qui avaient été préalablement exposées à la fumée sont généralement mortes peu après l'expérience.

Le « Herz aus Stein » a finalement été attribué cette année à l'Institut für Anästhesiologische Pathophysiologie und Verfahrensentwicklung de l'Université d'Ulm (numéro 5). Sur 5 345 votes exprimés, 2 294 (43 %) se sont portés sur cette expérience cruelle. Cependant, l'Université d'Ulm a refusé le prix.

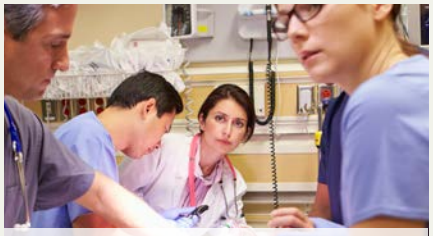
Photos: Vitalii Tiahunov/123rf.com (titre), Thananit Suntiviriyanon/123rf.com (bas)

Cette année, le « Herz aus Stein » a été décerné à une expérience dans le cadre de laquelle des souris ont été exposées à la fumée de cigarette en vue de tester l'effet de celle-ci sur des traumatismes.

Outre le « Herz aus Stein », l'association décerne également le « Prix Herbert Stiller », doté de 20 000 euros, qui récompense des approches innovantes de recherche sans animaux.[1,2,3]

Le simulateur « TraumaMan » sauve des vies animales dans le monde entier

Le simulateur TraumaMan de la société Simulab Corporation est une réplique réaliste et high-tech du corps humain. Le modèle se compose de côtes, d'organes internes et de diverses couches de peau et de tissus. Il peut aussi respirer et saigner. Le simulateur TraumaMan est utilisé avec succès depuis de nombreuses années dans l'enseignement médical au Canada, aux États-Unis et dans d'autres pays occidentaux dans le cadre du concept de formation ATLS (ATLS est l'acronyme de « Advanced Trauma Life Support »). Ce concept concerne les soins initiaux des patients gravement blessés. Grâce à un partenariat avec Simulab Corporation, PETA USA a pu faire donc de 119 exemplaires du simulateur TraumaMan d'une valeur de près de 3 millions de dollars US à 22 pays.[4] Depuis 2012, le simulateur TraumaMan a contribué à améliorer la formation médicale en Bolivie, en Chine, au Costa Rica, à Chypre, en Égypte, en Grèce, en Indonésie, en Iran, en Jordanie, au Mexique, en Mongolie, au Pakistan, au Panama, aux Philippines, à Trinidad et Tobago, aux Émirats arabes unis, au Bangladesh, au Ghana, en Jamaïque, au Kenya, en Irak et au Soudan. TraumaMan améliore non seulement l'éducation médicale, mais sauve aussi la vie d'innombrables chiens, chèvres, cochons et moutons qui ont été dressés jusqu'ici. De plus, le simulateur TraumaMan est réutilisable et donc moins coûteux sur le long terme. Le Dr Dia Ageib, directeur du programme ATLS au Soudan, déclare : « Le don par PETA de simulateurs humains réalistes TraumaMan au programme du Soudan permettra une bien meilleure formation des chirurgiens, ce qui profitera aux patients, sauvera le budget du programme et nous permettra de nous passer des animaux qui sont utilisés de façon dépassée et non éthique. »[5] PETA Deutschland écrit : « Des études scientifiques montrent que les étudiants peuvent répéter des procédures médicales avec le simulateur TraumaMan jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment sûrs et expérimentés. De cette façon, les chirurgiens potentiels acquièrent confiance en leurs propres capacités et peuvent les transférer plus facilement dans la pratique clinique. Les formateurs reçoivent également immédiatement une rétroaction objective sur la performance obtenue. »[4]



Dans de nombreux pays, dans le cadre du programme de formation ATLS, la formation aux premiers secours sur des patients grièvement blessés est désormais dispensée sur le mannequin TraumaMan, et non plus sur les animaux.

Publication : Expérimentation animale : vers un changement de paradigme

Le 28 mars 2019 a vu la parution du livre Animal Experimentation : Working Towards a Paradigm Change, qui peut être téléchargé gratuitement à l'adresse brill.com/view/title/35072. Il a été publié par Kathrin Hermann du Center for Alternatives to Animal Testing (CAAT) et Kimberley Jayne d'Animal Defenders International. Cinquante-et-un contributeurs d'Allemagne, du Royaume-Uni, des États-Unis, du Brésil et d'Australie y examinent l'expérimentation à la loupe, présentent des méthodes alternatives et montrent comment passer de l'expérimentation animale à la recherche sans animaux. Jusqu'à présent, seuls les Pays-Bas ont élaboré un plan pour éliminer progressivement l'expérimentation animale. Selon le concept néerlandais, les expérimentations animales pour les tests de sécurité réglementaires pour les produits chimiques, les additifs alimentaires, les pesticides et les produits de médecine animale et humaine devraient être achevées d'ici 2025 et la recherche fondamentale animale devrait être progressivement réduite. Sur la base du plan d'élimination progressive néerlandais, le biologiste et vétérinaire de l'association Menschen für Tierrechte - Bundesverband der Tierversuchsgegner e.V. a développé un concept d'élimination progressive qu'il présente dans le livre. Il repose sur les cinq piliers suivants :

1. Plus de subventions de recherche pour des méthodes explicitement exemptes d'animaux
2. Plus de méthodes sans animaux dans la formation et la recherche scientifique
3. Les interdictions d'expérimentation animale doivent être renforcées et étendues
4. Il doit y avoir un contrôle du succès de l'augmentation du nombre de méthodes sans animaux et de la réduction du nombre d'expérimentations animales
5. Mesures supplémentaires, telles que par exemple l'accélération des procédures d'approbation des méthodes sans d'animaux.[6]

A l'occasion de la Journée internationale des animaux de laboratoire, le 24 avril, l'Association fédérale allemande pour les droits des animaux (Bundesverband Menschen für Tierrechte) a exhorté le gouvernement allemand à présenter un plan concret de suppression progressive de l'expérimentation animale. En outre, l'association a lancé la pétition « Pour un plan directeur en vue de l'élimination progressive de l'expérimentation animale » afin de donner plus de force à sa demande.[7]

Texte: Marietta Haller

Sources :
www.agstg.ch/quellen/albatros55.pdf

L'association fédérale Menschen für Tierrechte demande au gouvernement allemand de présenter un plan concret d'élimination progressive des essais sur les animaux, sur le modèle néerlandais.

Photos: Mark Bowden/123rf.com (haut), Iuliia Mikhalitskaia/123rf.com (bas)

Dessin animé, Gerhard Mester

J' en ai assez!
Les expériences animales doivent être abolies.
C' est pourquoi je veux soutenir l'action de la CA ***AVS***

☐ Je sollicite par la présente une affiliation en tant que membre donateur à la **CA *AVS*** et vous soutiens par un don régulier. En tant que membre donateur, je recevrai annuellement les trois éditions de la revue «Albatros» et un calendrier. Les cotisations annuelles se montent à CHF 100.– / Euro 100.– pour des adultes et CHF 30.– / Euro 30.– pour des élèves et étudiants.

☐ Je souhaite participer activement à la **CA *AVS***!

☐ Nous sommes une association et souhaitons devenir membre officiel, admis au vote, de la **CA *AVS*** – Communauté d'action des Antivivisectionnistes Suisses. Nous sollicitons une affiliation à la **CA *AVS*** et assurons de nous conformer aux objectifs de la **CA *AVS***.

☐ Je veux m'abonner à la revue «Albatros» pour CHF 25.– /Euro 25.– par année.

☐ Une très bonne idée de cadeau: l'Albatros! J'offre un abonnement annuel à l'Albatros pour CHF 25.–/Euro 25.–

☐ Veuillez m'envoyer _____ exemplaires du magazine gratuitement à des fins de distribution et d'affichage.

☐ Mme ☐ M. ☐ Organisation

Nom

Prénom

Rue/ N°

NPA/Lieu

Pays

E-mail

Veuillez cocher ce qui convient, ajouter votre adresse et renvoyer le formulaire par la poste ou par e-mail à:
CA*AVS*
Brisiweg 34
CH-8400 Winterthur
E-Mail: office@agstg.ch

POUR L'ABOLITION DE TOUTES LES EXPÉRIENCES SUR ANIMAUX!